

N° 1

JANVIER 1941



*Études de Théologie
et d'Action Évangéliques*

*éditées par la Faculté Libre
de Théologie Protestante
d'Aix-en-Provence*

Dépôt chez

M. Gaston Tournier - Mazamet (Tarn)

(compte chèques postaux : G. Tournier 6781 Toulouse)

1941



La Faculté de théologie d'Aix-en-Provence

Journées d'Ouverture et de Retraite
de la Faculté Libre de
Théologie Protestante d'Aix en Provence
7-9 Octobre 1940

La Faculté d'Aix est ouverte! Cet événement considérable et plein de promesse s'est déroulé dans l'intimité et le recueillement. Il eût été préférable qu'une solennité semblable, digne de nos Eglises comme des traditions universitaires de la Faculté de l'Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques de France, marquât cette date mémorable par une publicité plus étendue. Les temps actuels et les épreuves de notre pays ne l'ont pas permis, et c'est seulement en présence des représentants de la Commission Permanente, de la Commission Académique, de la Commission Exécutive, de quelques pasteurs, des professeurs, des étudiants et des fidèles de l'Eglise d'Aix que se sont déroulées ces trois journées de retraite et de prière. La séance d'ouverture et la retraite furent extrêmement émouvantes et bénies; le passé, le cher et grand passé fut à l'honneur, et la position de la Faculté, sur le plan ecclésiastique et doctrinal, fut admirablement bien marquée.

Evoquons tout d'abord le cadre. A quelques minutes du centre de la ville artistique et studieuse dont on admire sans se lasser les vieux hôtels aux pierres patinées et les belles fontaines, près du magnifique jardin public, voici la grille d'entrée avec son inscription: « Faculté Libre de Théo-

logie Protestante ». Nous pénétrons dans le grand parc aux feuillages d'or que le soleil de Provence caresse doucement en ces journées d'automne. Au fond, la maison, claire, accueillante, déjà si bien aménagée. Certes, l'installation n'est pas encore complète, mais que de dons touchants représentent déjà tels meubles, tels tableaux, tels livres!...

L'accueil de l'Eglise d'Aix a été parfait. A Aix on se rend très vite compte que la Faculté est une Faculté d'Eglise, reçue avec joie et empressement par l'Eglise locale ; un grand nombre de ses membres a assisté aux diverses manifestations de ces trois journées, et les orateurs se sentaient vraiment portés par les prières et l'attention de tous, soit dans l'auditoire de théologie où on se réunissait le matin et l'après-midi, soit dans le temple coquet et attrayant qui débordait le soir d'une foule considérable.



La séance d'ouverture proprement dite avait été fixée au lundi soir 7 octobre, au temple.

On y a entendu d'abord avec intérêt et émotion les messages de M. le pasteur Teulon, Président de la Commission Permanente, de M. le Docteur Castan, Président de la Commission Académique, après quoi M. le Doyen Lamorte a rappelé à grands traits le passé, depuis *l'Alma Mater* de Montauban jusqu'à la nouvelle maison d'Aix, nous disant comment bien des obstacles ont été surmontés, comment les autorités de la Ville et de l'Université d'Aix ont facilité toutes choses, exposant ensuite le programme et l'esprit de la Faculté.

Alors que le 1^{er} septembre on ne pouvait compter que sur un seul étudiant, on en comptait cinq inscrits au moment de l'ouverture (et ce chiffre est passé à dix en janvier 1941). Nous savons que dans l'Eglise d'Aix on entourera les étudiants et que cette Eglise si accueillante leur offrira un

champ de travail fécond avec ses multiples branches et son vaste champ d'action.

*
**

Dès le lendemain 8 octobre s'ouvrait la retraite spirituelle de deux jours qu'avec raison le Conseil de Faculté avait placée avant la mise au travail; cette Retraite a permis la prise de contact intime entre professeurs et étudiants dans une atmosphère de méditation et de prière, et a été aussi pour les étudiants l'occasion d'entrer en contact avec l'Eglise.

Le 8 octobre au matin, réunion de prières présidée par M. le Professeur Guelfucci; l'après-midi, leçon de M. le Professeur Serr: « L'Etudiant en théologie au xvi^e siècle », et leçon de M. le Professeur Bruston: « L'Etudiant devant la Parole de Dieu ».

Le soir, service au temple, présidé par MM. les Professeurs Bruston, Guelfucci, Lamorte et Serr.

Le 9 octobre au matin, réunion de prières présidée par M. le Pasteur Teulon; l'après-midi, leçon de M. le Professeur Guelfucci: « La vie intérieure de l'étudiant ».

On trouvera plus loin le texte de la plupart des diverses allocutions et des leçons prononcées au cours de ces trois journées.

*
**

Un voile de deuil a néanmoins plané sur ces journées, causé par la nouvelle, maintenant confirmée, de la mort glorieuse au champ d'honneur de M. le Pasteur André Albert, de Marseille, récemment nommé Maître de Conférences à la Faculté où l'on fondait sur lui beaucoup d'espoir; capitaine de zouaves, M. Albert a donné vaillamment sa vie pour le pays, mais sa disparition laisse dans nos Eglises un vide douloureux qu'il sera difficile de combler.

La Faculté est maintenant au travail (sa bibliothèque compte déjà 300 volumes). Amis chrétiens, pensez à elle, priez pour ses étudiants, priez pour ceux qui ont la responsabilité si lourde de les former. Que dans la Faculté, dans l'Eglise, dans chaque ministère, que dans notre vie toute entière flamboie la devise de la Réforme:

A Dieu seul la gloire!



Message de M. le pasteur TEULON

Président de la Commission Permanente

Mesdames, Messieurs,

Sans aucune solennité, sans apparat, comme il se doit en des temps si graves pour la France, mais simplement, avec la courageuse franchise et l'espoir que commandent les circonstances, l'Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques de France ouvre aujourd'hui sa Faculté de théologie à Aix.

Je considère comme un grand privilège d'avoir à vous adresser ce premier message au nom de la Commission Permanente de notre Synode National. C'est de tout cœur que je dis à l'Eglise Réformée Evangélique d'Aix, à son conseil presbytéral, à son président, M. le pasteur Lamorte, aujourd'hui doyen de la Faculté, la gratitude de l'Union Nationale pour tout ce qu'ils ont fait afin que puisse s'installer ici notre Faculté. Votre Eglise sera la première à être enrichie à plusieurs égards par le moyen de la Faculté. La tâche vous a été facilitée, je le sais, par les autorités universitaires qui accueillent avec plaisir notre Faculté de théologie protestante. Fidèle aux traditions séculaires qui sont les siennes, notre Faculté, j'en ai la conviction, contribuera pour sa part au rayonnement déjà si grand de l'Université d'Aix.

M. le Doyen, MM. les Professeurs qui avec tant de foi et de dévouement acceptez une tâche plus grande pour mettre votre science au service des étudiants de notre Faculté, au nom de la Commission Permanente je vous dis la recon-

naissance de nos églises. Votre tâche sera lourde, mais féconde et bénie: il vous manque encore l'un des nôtres dont le concours vous eût été si utile, notre cher collègue et ami, le capitaine Albert, pasteur à Marseille, dont nous sommes sans nouvelles. Dieu par un miracle de Sa puissance nous l'a-t-il conservé et nous le rendra-t-il bientôt ou l'a-t-il déjà promu à la gloire du ciel, je ne sais ? Quelle douloureuse absence !

Mais Dieu est fidèle: Il a pourvu à tout jusqu'ici: Il pourvoiera encore. C'est à LUI que nous rendons grâces en ce jour, pour tant de bienfaits, car c'est LUI qui par les faibles instruments que nous sommes a tout dirigé, tout accompli. A LUI la gloire.

En effet, c'était une nécessité vitale pour nos églises de recruter et de préparer leurs futurs pasteurs. A côté d'autres grandes écoles, notre Faculté formera les conducteurs de demain, qui viendront rajeunir et compléter les cadres de ce que les premiers chrétiens appelaient « les milices de Dieu ».

MM. les étudiants qui, les premiers, êtes venus vous inscrire pour être au nombre des conducteurs éclairés et pieux de nos églises, vous qui, selon le mot de l'apôtre, voulez « joindre à votre foi la science », je suis heureux de vous saluer affectueusement au nom de nos églises, et de vous assurer qu'elles vous entourent déjà de leurs prières. Vous travaillerez ici dans d'excellentes conditions: au sein de cette Université d'Aix vous pourrez vous cultiver dans toutes les disciplines qui touchent à la science théologique. Mais en puisant largement aux richesses de l'esprit humain mises à votre disposition, vous n'oublierez jamais que vous êtes étudiants dans une Faculté d'Eglise dont la règle de foi, l'autorité absolue, est la Bible, Parole de Dieu, et dont le Maître souverain, le Chef suprême est Jésus-Christ, Fils unique de



La façade de la Faculté

Dieu. Tous vos travaux, toutes vos études, seront donc en fonction de ce but : mieux connaître et posséder cette Parole, pour mieux connaître, mieux aimer, mieux servir le Chef, le Sauveur, Jésus-Christ, et à cause de Lui, pour Lui, les églises qui attendent de vous que vous leur dispensiez correctement la parole de Vérité. Et c'est cette parole de Vérité que notre Faculté vous enseignera par-dessus tout, car c'est cette Parole que nous avons reçue, non pas seulement d'une tradition orthodoxe mais du Christ Lui-même, selon la déclaration de Jean XVII : « Je leur ait donné ta parole ». C'est le rôle et aussi l'ambition de vos professeurs : donner aux futurs pasteurs de nos églises, non une parole humaine si éloquente fut-elle, non les seuls résultats de sciences humaines en perpétuel devenir, mais la Parole souveraine, éternelle de notre Dieu. Au soir de son ministère terrestre, Jésus rendant compte à Dieu, Son Père, de l'œuvre qu'Il lui avait donnée à faire, et lui parlant de ses disciples qui allaient continuer son œuvre, disait le propos que nous rapportions tout à l'heure : « Je leur ai donné ta parole ».

Quelle satisfaction plus haute pourriez-vous désirer pour votre éminent ministère, MM. les Professeurs, si au terme de votre carrière, en face de Dieu qui amènera toute œuvre en jugement, pensant à ceux qui sont et qui auront été vos élèves, vous pouvez dire, en toute conscience et en toute humilité : « Je leur ai donné ta parole ». C'est pour cette charge que l'Eglise vous fait confiance. C'est par fidélité à cette parole que nous sommes ici, vous le savez. La fidélité à cette parole ne doit-elle pas être le but dernier de vos études et même dirai-je de toute connaissance ? Comment oublier en effet que, dans ce même et si sublime entretien avec Dieu, son Père, Jésus, quelques heures avant sa mort déclare : « ta parole est la vérité ». Toutes les vérités humaines forcément fragmentaires ne doivent servir qu'à faire

briller à nos yeux d'un plus vif éclat, qu'à mettre en valeur la valeur unique de la vérité.

Jamais plus qu'à cette heure de reconstruction urgente pour notre patrie meurtrie, les hommes n'ont soupiré après la connaissance de la vérité. Tous sentent, confusément peut-être, que seule la vérité nous affranchira. Et sans le savoir, ils appellent ainsi de leurs vœux Celui qui s'est identifié avec la vérité, car Jésus a dit : « Je suis la vérité », « la vérité vous affranchira ». Dieu veuille que se préparent ici toujours plus nombreux et plus fidèles les pasteurs qui apporteront à nos églises et par elles au monde cette vérité révélée dans la Bible, incarnée comme Parole vivante en une personne Jésus-Christ, par laquelle les hommes sont affranchis et sauvés, les nations grandes et bénies.

Faculté de théologie d'Aix, notre Faculté, toi qui, dans le passé, a déjà reçu tant de grâces de Dieu, regardant avec confiance vers l'avenir, je voudrais t'appliquer la parole que prononça Marie, mère de Jésus, lorsque l'ange Gabriel lui annonça qu' « une grande grâce lui était faite » : « Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon ta parole ». Servante du Seigneur et soumise à SA parole !

L. TEULON.



Message de M. le Docteur CASTAN

Président de la Commission Académique

Monsieur le Président de la Commission permanente,

Monsieur le Doyen,

Mesdames, Messieurs,

Si une fois encore, et pour des motifs plus puissants que nos désirs, la Faculté de l'Union nationale des Eglises réformées évangéliques a dû subir un nouveau transfert, nul cadre ne pouvait mieux lui convenir que celui où votre accueil généreux lui permet de s'installer aujourd'hui. Montpellierain par naissance et par tradition, j'ai depuis longtemps été attiré par le charme et les ressources intellectuelles de votre ville, et si j'avais dû quitter la mienne, plus que tout autre grande cité, Aix eût fixé mes regards. C'est vous dire avec quelle joyeuse confiance je viens aujourd'hui assister à cette prise de contact entre votre ville, votre Eglise et notre Faculté. Par avance d'ailleurs, dès la décision synodale de transférer ici la Faculté évangélique, votre empressement à la recevoir s'est montré plein de cordialité, je dirai même d'affection, et partout, à tous ceux qui à des titres divers ont posé les bases ou présidé aux détails de l'installation de notre enseignement d'Eglise, la tâche a été facilitée par les appuis trouvés auprès des différentes autorités administratives et académiques ainsi que par le concours de diverses personnalités de votre Eglise. Si je n'ai point qualité pour les remercier au nom de l'Union nationale, au nom de la Faculté, il m'est agréable de le faire au

nom de la Commission académique, organe placé par le Synode auprès de la Faculté comme une force morale en même temps que comme un appui matériel. Une installation de Faculté est un labeur pénible. Il fallait bien des démarches, obtenir bien des concours : ceux-ci n'ont pas manqué aussi bien de la part des autorités civiles que du côté des chefs de l'Université ; tous ont droit à notre vive reconnaissance. Mais il fallait faire le rassemblement de toutes les forces matérielles et morales ; le fardeau était lourd, mais il n'a pas dépassé les forces de M. le doyen Lamorte qui, aidé de ses collaborateurs, a su créer un milieu vivant d'Eglise grâce auquel nos futurs pasteurs pourront s'initier aux joies et aux difficultés du ministère, qui a pu leur procurer les avantages d'un milieu universitaire propre à compléter leur formation intellectuelle, à les mettre en contact avec d'autres disciplines aptes à faire d'eux des pasteurs capables de comprendre et d'affronter toutes les réalités de la vie.

A Dieu qui nous permet d'assister à l'ouverture de notre Faculté dans un tel sentiment de confiance soient honneur, gloire et reconnaissance.

Monsieur le doyen, Messieurs les professeurs, c'est plus encore l'ami que le président de la Commission académique qui vous parle. Et cet ami ne se dissimule certes pas les difficultés de votre tâche, mais il sait qu'avec l'aide de Dieu vous serez capable de la remplir. J'ai eu le privilège de connaître dans ma jeunesse des hommes qu'un membre de nos Eglises — et non des moindres — qualifia de héros. Héros, parce qu'au mépris de liens qui leur étaient chers, de tout un passé qu'il fallait répudier, de sacrifices matériels qu'il fallait consentir, ils avaient voulu avant tout rester fidèles à la foi de leurs pères, parce que malgré bien des assauts ils s'étaient refusés aux compromissions dont leur foi eut souffert, parce que malgré bien des difficultés

et des résistances, ils avaient arboré fièrement leur drapeau, l'avaient vaillamment défendu, et cela sans aucune défaillance. Ce que ces hommes ont été, vous avez montré que vous pouvez l'être, lorsque, vous refusant à suivre ceux qui sous raison d'une fallacieuse unité associent des doctrines différentes dont la base exclusive n'est pas l'adhésion entière à l'intégrité de la Parole de Dieu, vous avez voulu maintenir dans toute leur pureté les principes de l'Eglise réformée évangélique, conserver sans changement, ni addition, ni interprétation notre déclaration de foi de 1872. Voilà pourquoi nous sommes pleins de confiance en voyant en vous les maîtres qui vont enseigner le véritable Evangile aux pasteurs de demain qui, avec vous, après vous, travailleront à la rénovation de notre France.

Et m'adressant aussi à ceux qui deviennent vos élèves, avec qui vous vous unissez pour dresser un monument fait de science et de foi, je leur dis : Mes amis, Dieu vous a appelés à le servir, et vous avez répondu. Vous allez sonder les Ecritures, elles vous parleront de péché, de pardon, d'amour. Vous les étudierez non avec une raison orgueilleuse, mais avec un cœur touché par la grâce, croyant fermement à l'autorité souveraine de la Bible et au salut par la foi en Jésus-Christ, fils unique de Dieu, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Vous conserverez et maintiendrez à la base de l'enseignement, du culte et de la discipline de l'Eglise les grands faits chrétiens représentés dans nos sacrements, célébrés dans nos solennités religieuses, et exprimées dans nos liturgies, notamment dans la confession des péchés, dans le symbole des apôtres et dans la liturgie de la Sainte Cène. C'est cette fidélité qui vous élèvera toujours plus haut dans le service du Maître, qui fera de vous des ouvriers de premier plan pour le redressement de notre cher pays. Un monde nouveau veut apparaître, disait jadis le regretté doyen Doumergue, et ce

mot aujourd'hui prend toute sa signification en face de la patrie si douloureusement meurtrie; mais ce monde ne peut se renouveler sans Celui qui veut faire toutes choses nouvelles. Une jeunesse se lève pour faire ce monde nouveau, mais il restera le vieux monde si Christ n'en est pas le roi. Or parmi cette jeunesse vous êtes de ceux que Dieu a spécialement choisis pour consacrer vos cœurs et vos activités à faire de nos Eglises une lumière irradiante. Vous consacrer, c'est donner, non une partie de vous-mêmes, mais vous donner tout entier. C'est frapper à la porte de ceux qui peuvent se perdre et que le Christ a rachetés, c'est réveiller les âmes et leur montrer le suprême idéal, c'est développer sur la terre le germe spirituel que féconde l'esprit de Dieu pour qu'il reçoive son plein épanouissement au Ciel, c'est ne pas tenir ses regards abaissés ici-bas, mais les diriger toujours plus en Haut. Tendez donc vers la consécration entière. Fortifiez-vous par la prière, la méditation, dans vos heures de trouble, confiez-vous à Dieu, parlez à vos maîtres qui sont aussi vos amis, tenez ferme ce que vous possédez et travaillez à acquérir plus encore, affermissez sans cesse votre vocation, ayez des âmes d'apôtre afin de répondre à ce qu'attendent de vous Dieu, l'Eglise, la France. J'ai dit.

Docteur CASTAN.



Allocution de M. le Doyen LAMORTE

Monsieur le Président de la Commission Permanente,

Monsieur le Président de la Commission Académique,

Messieurs les étudiants,

Chers frères et sœurs,

Chers collègues,

A vues humaines, on ne peut guère concevoir une époque moins favorable que celle-ci à la mise en marche d'un organisme universitaire d'enseignement libre, c'est-à-dire d'un organisme dont les ressources dépendent uniquement de la générosité privée, des subsides des Eglises. Lendemain d'une guerre dont le bilan se solde pour nous, Français, par le plus terrible des désastres, l'occupation des trois cinquièmes du territoire et la fermeture de nos frontières, cela signifie réduction considérable des possibilités de recrutement de nos élèves, comme aussi de nos moyens financiers.

Fallait-il donc renoncer à un projet déjà matériellement réalisé avant la guerre? Attendre des temps meilleurs pour oser lancer la Faculté? Nous ne le pouvions pas.

Notre petite foi n'est-elle pas déjà confondue devant ce simple fait: cinq étudiants ou étudiantes inscrits à ce jour, trois ou quatre étudiants probables?

Sans fausse honte, nous devons dire que ce résultat dépasse nos espérances. Dans le chaos des événements actuels, nous comptons, pour les débuts, sur un ou deux étudiants. Dieu a voulu, ici encore, nous humilier et nous encourager à la fois.

Savez-vous, mes chers auditeurs, savez-vous qu'ils étaient cinq au faubourg du Moustier, à Montauban, sur la fin de décembre 1559; cinq étudiants en droit qui se mirent à faire des prières, à chanter des psaumes et à lire la Parole de Dieu? Au bout de six mois, les cinq étudiants étaient dix-neuf; et le 22 juin 1560, l'Eglise de Montauban était fondée!

Cinq étudiants qui communient dans la prière, le chant des psaumes et l'étude de la Parole! Il n'en faut pas davantage pour rendre grâce au Père et pour marcher avec confiance!

**

Sans vouloir donner à notre séance de rentrée le caractère classique d'une séance *solennelle* d'ouverture, nous devons tout de même à l'Eglise qui accueille la Faculté, nous devons à nos étudiants de les grouper ensemble autour des représentants de l'Union Nationale, pour que, avant toute autre chose, s'établisse le contact Faculté - Eglise - Eglise - Faculté, dans une atmosphère de reconnaissance et d'adoration. Tel est le sens des réunions qui commencent ce soir.

Ce n'est donc pas un discours académique que je veux vous faire. Mon désir est de dire très simplement l'origine et le but du foyer d'études qui s'ouvre à Aix, autour de l'Eglise Réformée Evangélique.

**

L'origine de la Faculté de théologie protestante d'Aix!

De quoi peut-il s'agir? Cette faculté qui ouvre ses portes peut-elle évoquer un passé, une histoire? Eh! bien, oui. Si paradoxal que cela puisse paraître, la Faculté qui s'ouvre à Aix n'est pas née à Aix. Aix est pour elle l'asile nouveau que les circonstances et les événements, et Dieu sans doute,



Le hall d'entrée et la salle du conseil

ont choisi pour elle. Après Montauban, Puylaurens ; après Puylaurens, Montauban ; après Montauban, Montpellier ; après Montpellier, Aix.

Permettez-moi quelques brèves évocations historiques (1). Fondée par le Synode national, tenu à Montpellier du 26 au 30 mai 1598, un mois après l'Edit de Nantes, l'Académie de Montauban, illustre ancêtre de la Faculté, fut inaugurée deux ans après, le 22 octobre 1600, devant tous les magistrats, le corps pastoral et une assemblée considérable. C'est ce 22 octobre 1600, que les protestants de Montauban appelés par la cloche de la tour de Lautier, se rassemblèrent dans le temple des Grandes Boucheries pour la séance solennelle d'installation de leur Académie. Cette gloire sera de courte durée.

Après le siège de 1621, le malheur des temps obligea l'Eglise de Montauban à restreindre ses ambitions, mais la Faculté de théologie subsista seule.

En 1629, Richelieu fait son entrée triomphale à Montauban, entrée fatale pour Montauban et tout le protestantisme. Il ordonne la démolition des remparts matériels, et prépare la démolition des remparts intellectuels. Le 19 octobre 1631, les lettres patentes décidèrent que désormais le collège de l'Académie serait moitié catholique, moitié protestant. De 1631 à 1640, les vexations se multiplient. En 1640, l'organisation est entièrement remise entre les mains des Jésuites ; et en 1659, après des années de lutte et de souffrances, l'Académie est transportée à Puylaurens, en plein désert.

Puylaurens ne subsistera que vingt-cinq ans. Après les suppressions successives des Académies protestantes de Sedan, Die et Saumur, l'Académie de Montauban exilée sera supprimée par le Conseil du Roi le 5 mars 1685. Elle avait eu pour professeurs un Michel Bérauld, théologien et

(1) Ces détails ont été puisés dans la plaquette de E. Doumergue : « L'Académie de Montauban ».

homme d'Etat, « l'âme du Protestantisme français » ; Robert Constantin, un des plus grands philosophes de cette époque, Daniel Chamier, le plus grand controversiste dont puisse se glorifier le Protestantisme ; Garrisoles, un des plus grands noms de cette période héroïque.

Elle avait eu comme élèves, Jean Claude, le plus grand écrivain réformé du xvii^e siècle, après Daillé ; Matthieu Larroque ; David Martin, le célèbre traducteur de la Bible ; Elie Benoît, l'auteur de l'*Histoire de l'Edit de Nantes* ; l'académicien Pellisson ; l'helléniste Dacier ; l'historien Rapin-Thoyras...

Et précisément, c'était trop de gloire ! Avant de supprimer le corps, et pour le paralyser, les ennemis de la Réforme française et de la Vérité avaient frappé la tête, Six mois plus tard, le 17 octobre 1685, l'Edit de Nantes était révoqué.

Voilà pourquoi nous redoutons la gloire. Les solennités officielles, le fleur de l'Eglise et du monde, les majorités et les foules, l'appui des gouvernements, les commencements sonores... tout ceci est redoutable pour l'Eglise de Jésus Christ. L'Eglise acceptera les petits commencements, le cercle des deux ou trois, les sentiers difficiles de l'incompréhension, de la souffrance, des persécutions, de la croix. Là est sa destinée, car là est son chef, le Christ-Jésus, là est l'Ecole de la seule gloire que le monde ne fauchera pas, la gloire réservée aux lutteurs, aux vainqueurs.

Après Puylaurens, Montauban.

Napoléon n'était pas historien, et, en tout cas, ce n'est pas à la fière cité des Albigeois et du xvi^e siècle que ses sympathies seraient allées. On lui parla de la cité protestante, autrefois académique ; et des ruines de l'Académie, il fit sortir la Faculté.

Il y eut donc, deux siècles après la première, une seconde

Installation solennelle de l'enseignement théologique protestant, à Montauban, le 10 novembre 1810.

« La cérémonie de résurrection de l'ancienne Académie fut pleine de couleur locale, écrit E. Doumergue, un vrai tableau du genre, dans le style le plus « empire » que l'on puisse imaginer. Toutes les autorités étaient représentées. L'assemblée était considérable. Tous les discours, celui du doyen et ceux des professeurs célèbrent le « monarque chéri » dont le génie bienfaisant a rendu la paix au pays, réparé les torts subis pendant deux siècles par les protestants, relevé nos Académies, sanctionné la liberté des cultes.

« On comprend un peu cela quand on se souvient que nos pères de 1810 étaient les héritiers de plusieurs siècles de persécutions et que, sauf la période de l'Edit de Nantes, l'histoire qui avait pétri leur mentalité et leur sensibilité était l'histoire des martyrs de Meaux, des massacres de Vassy et de la Saint Barthélémy, des dragonnades et du désert. Et voici que l'Empereur faisait de l'Etat persécuteur l'Etat protecteur. Au lieu de détruire les temples, il les bâtit, au lieu de chasser les pasteurs, il les payait ! L'Empereur, — ce despote par excellence — c'était donc la liberté. Ainsi nous concevons la joie de nos pères. Pour eux, la Faculté *unie* à l'Etat était précisément ce qu'est pour nous la Faculté séparée de l'Etat, c'est-à-dire la Faculté *libre*. Les adjectifs sont contraires. Les sentiments étaient identiques. » (E. Doumergue, op. cit.).

C'est seulement en novembre 1906, un an après la Loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, que la Faculté de Montauban prit le titre de Faculté Libre de théologie protestante de Montauban.

Sauf des modifications introduites dans l'organisation intérieure, la Faculté Libre est identique, en tous points, à l'ancienne Faculté officielle. Elle appartient désormais —

et ceci est de première importance — à l'Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques.

Après Montauban, Montpellier.

La question du transfèrement de la Faculté dans une autre ville s'est posée dès la séparation des Eglises et de l'Etat. C'est le Synode de Neuilly, en 1916, qui prononça ce transfèrement à Montpellier. Nous n'avons pas à apprécier ici si les raisons en étaient bonnes ou mauvaises. Nous citons des faits. Le transfert s'effectua immédiatement après la guerre, en novembre 1919. Le président de la Commission Permanente et moi-même, retour de la guerre, avons été parmi les premiers étudiants de Montpellier.

Après Montpellier - Aix. Dernière étape.

Ici, quelques explications s'imposent.

« Comment ! direz-vous. Mais la Faculté de Montpellier n'existe-t-elle pas toujours ? »

Si j'avais à résumer en deux mots le problème, je répondrai en langage métaphysique bien connu : « La Faculté de Montpellier existe toujours, *dans l'espace* ; elle n'existe plus *dans le temps*. »

Comprenez-moi bien. La Faculté de Montpellier, en tant qu'organisme universitaire, n'a pas changé de place depuis 1919. C'est un fait. Mais la Faculté de Montpellier, en tant que continuatrice de l'Académie montalbanaise, en tant que patrimoine spirituel de la Réforme et patrimoine spirituel de l'Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques, n'existe plus depuis deux années. La Faculté de Montpellier est entrée, sans discussion, dans la nouvelle Union des Eglises dites Unifiées. La Faculté de Montpellier est devenue Faculté de la Nouvelle Eglise, dont elle a accepté les nouveaux statuts, la nouvelle discipline, la nouvelle confession de foi. De ce fait, la Faculté de Montpellier, héritière des traditions montalbanaise, n'existe plus *dans le temps*. Et de

ce fait aussi, l'Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques, privée de sa Faculté, se devait de renouer les liens brisés avec le passé; de reconstituer sa Faculté avec ses traditions de discipline et de foi.

Envoyer nos futurs pasteurs à Montpellier eût été remettre en question dans cinq ans, ou dans dix ans au maximum, la grave question ecclésiastique qui vient de faire tant de mal à nos Eglises. En toute conscience, notre Union Nationale ne pouvait assumer cette responsabilité.

Si l'Esprit de fidélité aux principes qui ont fait l'Eglise de la Réforme nous interdit de suivre *Montpellier* dans une formule nouvelle qui nous paraît dangereuse pour l'avenir du Protestantisme français, l'esprit de tolérance et de paix nous interdit à son tour de courir consciemment le risque de nouveaux et néfastes conflits.

Pourquoi Aix?

Ne multiplions pas les hypothèses, et surtout n'adoptons pas les trop faciles explications *de personnes*. Il se trouve que le doyen de la Faculté de théologie d'Aix était pasteur à Aix. Coïncidence? oui, tout simplement, car il eût été plus simple d'envoyer le pasteur d'Aix à Montauban, par exemple, si le retour à Montauban avait été possible, que de créer à Aix, de toutes pièces, un cadre nouveau.

Aix a été choisie, parmi les villes de Province, parce que c'était la ville universitaire de notre Union Nationale la plus favorable à la réorganisation de notre Faculté perdue. Il se trouve que le doyen de la Faculté d'Aix est pasteur à Aix. Coïncidence, tout simplement, à moins que ce ne soit comme une réalisation mystérieuse d'une volonté de Dieu. Mais ceci, l'avenir seul le dira!

C'est ainsi que nous pouvons déclarer, avec le professeur Gaujoux dont la pensée et les prières nous enveloppent en cet instant, parmi tant d'autres prières et tant d'autres pensées : « La Faculté d'Aix est *occasionniste* par le cadre nou-

veau qui abrite son passé; mais elle est *traditionnaliste* par ce passé même, c'est-à-dire par tout l'héritage intellectuel et spirituel qu'elle revendique et qu'elle se doit de transmettre aux futurs conducteurs de l'Union Réformée Evangélique.

J'espère que ces quelques explications suffisent à éclaircir la finale du cycle: Montauban-Puylaurens, Puylaurens-Montauban, Montauban-Montpellier, Montpellier-Aix.

Quel est le but de notre Faculté?

Voici ce que nous lisons dans le Règlement Général de la Faculté de Théologie adopté par le Synode National de Montpellier en 1906 : « La Mission de la Faculté est de préparer des pasteurs pieux et instruits pour le service des Eglises Réformées Evangéliques, et, d'une manière générale, de travailler au développement de la science théologique. »

Notre but est ainsi défini en quelques mots. Nous n'avons rien à y changer. Sur le plan de l'organisation pratique et de l'enseignement, quelques particularités sont sans doute à signaler : nous n'avons pas encore de séminaire et devons ainsi loger provisoirement nos étudiants à la Cité Universitaire ou chez des particuliers; certains cours (Histoire générale, philosophie, grec, latin et langues vivantes) seront suivis à la Faculté des Lettres. Mais, à part ces détails extérieurs, rien n'est modifié dans la conception générale et dans l'ordre des chaires magistrales de la vieille Faculté de notre Union Nationale.

Préparer des pasteurs pieux et instruits pour le service des Eglises Réformées Evangéliques, tel est le premier point.

Des pasteurs *instruits*. Ce fut toujours la fierté — une saine et digne fierté — du Protestantisme français, de donner à l'Eglise des conducteurs possédant une forte culture. Un serviteur de Dieu doit mettre au service de Dieu autant

de science que de piété. Il n'en saura jamais assez pour glorifier son Seigneur, et pour forcer le respect, sinon la conviction des hommes.

Fidèles à cet égard aux traditions universitaires de notre Union Nationale, comme aux exigences académiques, nos futurs pasteurs entreront à la Faculté munis des deux parties du baccalauréat, pour y accomplir les quatre années d'études réglementaires et obtenir le grade de bacheliers en théologie.

Disons en passant que, dès cette année, nous comptons parmi nos étudiants réguliers, deux licenciés : un licencié en droit, un licencié en philosophie.

Des pasteurs instruits et *pieux*. La culture intellectuelle ne saurait prendre le pas sur la piété, car si celle-là est utile à quelque chose, celle-ci est utile à l'essentiel, et quand il s'agit d'un serviteur ou d'une servante du Seigneur, celle-ci doit être placée au premier plan.

La Faculté d'Aix n'a aucune ambition sur le plan humain. Ses professeurs savent trop leur faiblesse pour ne pas attendre de Dieu, et de Dieu seul, les moyens indispensables à la réalisation bénie de leur grande tâche. Mais ce qu'ils veulent tous, d'un accord unanime, avec tous les dirigeants de l'Union Nationale, c'est qu'on puisse dire de la Faculté d'Aix qu'elle est un foyer de vie spirituelle où les vraies vocations évangéliques, loin de s'étioler et de mourir, se précisent, se développent et mûrissent dans une atmosphère de travail et de prière. Ce qu'ils désirent par-dessus tout, c'est préparer des pasteurs intellectuellement et spirituellement fondés sur la Parole de Dieu ; c'est de donner à Dieu, dans leur enseignement, la place qu'Il mérite, la première, et à l'homme celle qu'Il mérite aussi devant Dieu, la dernière !

Serait-ce rabaisser le niveau culturel des études théologiques au profit d'une conception trop rigide de la piété ?

Point du tout. La deuxième partie du programme que je vous ai lu tout à l'heure, du Règlement de la Faculté, demeure : « travailler au développement de la science théologique. » Mais la science théologique n'est pas nécessairement concentrée dans les conclusions de l'humanisme ou de la philosophie religieuse. Je dirai même, sans périphrase, que l'humanisme, la philosophie religieuse, et la théologie dite de l'expérience tant à la mode avant et après la guerre de 1914-18, ne doivent pas, ne doivent plus être confondus avec la véritable théologie. Ce sera peut-être là, précisément, la tâche essentielle de l'équipe professorale d'Aix, d'essayer de rendre à la théologie son caractère fondamental de science constructive et sacrée, tout en marquant du même coup la valeur accessoire (théologiquement parlant) de toutes les philosophies religieuses.

A côté des étudiants réguliers, se destinant au ministère pastoral, notre Faculté comptera quelques élèves évangélistes. Provisoirement, et jusqu'à la réouverture de l'Institut Biblique de Nogent, la Faculté se doit de ne pas abandonner des vocations d'évangélistes ou de diaconesses de paroisses destinés à nos Eglises. C'est avec joie qu'elle les accueille, et qu'elle se dispose à les conduire jusqu'au diplôme qui doit couronner leurs études. Mais il est bien entendu que cette préparation spéciale de jeunes gens et de jeunes filles qui ne se destinent pas au baccalauréat en théologie n'entre qu'occasionnellement dans le programme de la Faculté.

Les objections à l'ouverture de la Faculté de théologie d'Aix n'ont pas manqué. Qu'il me soit permis de répondre brièvement à quelques-unes d'entre elles, tout en précisant ainsi le but de notre Ecole.

On a dit : « La Faculté d'Aix est inopportune, sinon inutile. N'y a-t-il pas Montpellier et Paris? Ces deux facultés ne préparent-elles pas, elles aussi, des pasteurs évangéliques? » Nous ne nous départirons pas du principe qui nous a guidé



L'auditoire de Théologie

jusqu'ici et qui **consiste** à ne faire ici aucune critique de nature à blesser qui que ce soit.

Pour répondre à cette première objection, il nous suffit de rappeler ce que nous avons dit plus haut, à savoir que la Faculté d'Aix remplace, pour l'Union Nationale R. E., la Faculté de Montpellier entrée dans la Nouvelle Union des Eglises Réformées de France.

L'Union R. E., si elle a une raison d'être, si elle doit apporter son témoignage dans le concert des voix protestantes, doit elle-même pourvoir à la formation de son corps pastoral. D'autre part, le but de l'Union R. E. est, non pas de vivre en serre chaude pour y mourir, mais de se défricher un champ nouveau, de créer des Eglises ou de recréer des postes supprimés ces dernières années, en un mot de conquérir au nom du Christ et pour sa gloire. Des régions immenses, en France, sont littéralement abandonnées, privées de l'Evangile. Il en est tout près d'ici, à nos portes, au delà de la Durance. Nos Eglises sentent l'impérieux devoir de l'Evangélisation, devoir qui leur est imposé dans l'œuvre du redressement de la Patrie mutilée.

Mais encore leur faut-il des pasteurs et des pasteurs consacrés, préparés à cette tâche d'apôtres dans un foyer d'étude authentiquement évangélique et biblique.

On a dit : « La Faculté d'Aix se pose en *concurrente* des Facultés de théologie existantes. »

Loin de nous la pensée d'organiser une concurrence quelconque aux Facultés de Montpellier et de Paris. Dieu sait, (si les hommes l'ignorent), avec quel sentiment de responsabilité et de faiblesse, mes collègues et moi, nous acceptons la tâche qui nous est dévolue. Il sait que c'est contraints par une obligation émanant de plus haut que des hommes, que nous avons dû nous arracher à une partie de nos ministères paroissiaux pour assumer le ministère professoral. Ministère magnifique sans doute que celui d'être les pasteurs

des futurs pasteurs, mais ministère si spécial et si inattendu pour la plupart d'entre nous!

Concurrence! Oh! comment cette idée eut-elle pu nous effleurer un instant! Seule, dans les tragiques circonstances présentes, une confiance inébranlable en la fidélité de Dieu pouvait guider notre initiative. L'Eglise Unifiée compte dix fois plus de paroisses que la nôtre. Elle a deux facultés. Nous avons une faculté et nous sommes le dixième de l'Eglise Unifiée. Dans des calculs purement humains, de quel côté seraient les risques: du côté de l'Eglise Unifiée ou du nôtre?

Et l'on dit alors: « Mais où trouverez-vous l'argent? Est-il sage de disperser ainsi les finances protestantes? ».

Je répondrai ici par un argument rationnel d'abord, par des arguments de fait ensuite.

L'argent qui viendra à la Faculté d'Aix, je veux dire celui qui fera vivre la Faculté d'Aix, n'irait nulle part ailleurs. On peut avoir la certitude dans notre Protestantisme que les libéralités qui seront destinées à notre Faculté proviendront de nos seules Eglises R. E., (donc de chez nous) ou de donateurs particuliers bien résolus à les soutenir.

Quant aux arguments de faits, je pourrais déjà les multiplier. Avant la guerre, alors que le projet de faculté était à peine ébauché, et sans avoir jamais fait le moindre appel financier, nous avons déjà reçu des dons, non seulement de France mais de l'étranger.

Tout récemment, nous parvenaient successivement, sans qu'aucun appel de fonds ait été lancé: un chèque anonyme de Suisse, un chèque également anonyme de France avec ce court message: « Pour la Faculté d'Aix. Que Dieu vous aide dans votre belle tâche envers les jeunes. Quelle joie de constater toujours plus que nous étions dans le vrai en

refusant de mettre la religion en tenue de plage (je cite textuellement), et de voir que la France est invitée à revenir aux vieux principes que, pour notre part, nous n'avions pas voulu abandonner. »

Ce sont encore les dons de livres qui ont été faits à notre bibliothèque naissante.

C'est encore l'annonce d'une machine à écrire offerte par une famille aixoise, amie de la première heure de notre Faculté, et qui déjà l'a dotée d'un précieux mobilier.

Et je passe sous silence plusieurs dons plus ou moins importants. A tous ceux qui nous ont si grandement encouragés, amis connus ou inconnus, va ce soir notre grande reconnaissance. C'est enfin, ces jours derniers, un chèque de 5.000 francs accompagné d'une lettre si réconfortante que je ne résiste pas au désir de vous en communiquer un passage :

« Nous vivons des temps difficiles et troublés ; d'autres ajourneraient des projets, consentiraient à végéter, à se faire petits, etc. Vous, vous marchez de l'avant, et vous avez raison. Plus les temps sont obscurs, plus nous devons redoubler de fidélité et d'activité. Ce sera une bénédiction pour la Faculté d'avoir été enfantée dans la période de trouble que nous traversons. »

Est-ce à dire que tout doit être facile pour notre Faculté? Nous ne le croyons pas. Nous ne devons même pas le souhaiter. La facilité n'est pas inspiratrice du bon combat que doit livrer le chrétien pour suivre son Sauveur. Nous savons que des obstacles surgiront sous nos pas, que nous devons porter notre poids du désastre qui a frappé la Patrie, que nous devons aussi nous résoudre à demeurer la minorité souvent incomprise et généralement méconnue. Puissent ces difficultés nous tenir en haleine: professeurs et étudiants, étudiants et professeurs, et toi, Eglise R. E.,

notre mère et notre appui; puissent ces difficultés stimuler notre zèle et nous pousser à devenir toujours plus les sentinelles avancées du Christ observant la nuit qui approche et le matin qui vient, le glorieux matin où Christ enfin apparaîtra!

Une ombre immense plane sur ce décor d'ouverture. Une place demeure vide aujourd'hui parmi nous, celle de notre frère bien aimé, le pasteur André Albert, maître de conférence. Parti comme capitaine de réserve au 12^e régiment de zouaves au début de la mobilisation; mêlé, dans l'Est, aux terribles combats de juin, notre ami n'est pas revenu et nous sommes, depuis lors, sans aucune nouvelle de lui. Avec Mme Albert, son admirable compagne, avec ses enfants, avec sa mère et son père, le pasteur Louis Albert, nous vivons des jours douloureux d'incertitudes et d'appréhension. Mais avec eux aussi, nous voulons garder l'espoir en un prochain avenir de délivrance et d'exaucement. Dieu sait combien notre ami manquerait à l'Union Nationale, à son Eglise de Marseille, à notre Faculté. Il sait surtout combien il manquerait à son foyer. Vers Lui montent nos prières; à Lui, notre divin Père, nous remettons avec confiance le sort de notre bien aimé collègue, le sort des siens et notre sort, lié au leur.

Deux de nos professeurs : MM. Nicole et Pache retenus par leurs travaux, n'ont pu se joindre à nous ce soir. Notre pensée va vers eux, pleine d'affection.

Notre pensée émue et reconnaissante va également vers un grand ami que Dieu nous a ravi il y a quelques mois : M. Robert de Jarnac. C'est lui qui, par un don magnifique de plus de cent ouvrages, anglais ou allemands, d'archéologie et d'histoire, dont la valeur est pour nous inestimable, a posé les premiers jalons de la bibliothèque de la Faculté. Le souvenir de ce chrétien si cultivé et si humble, de ce laï-

que si courageux et si fidèle dans son témoignage, demeurera au milieu de nous, inaltérable.

*

**

Et en terminant, je me tourne vers vous, messieurs les Présidents, représentants les autorités de notre Union Nationale, vers vous tous, frères et sœurs, représentants les Eglises Réformées Evangéliques de France; et, au nom de mes collègues comme au mien, dans le sentiment de la lourde responsabilité qui pèse sur nous, nous vous disons : merci. Merci pour la confiance dont vous nous honorez. Avec votre aide, avec l'aide de notre Dieu, nous nous appliquerons à la mériter toujours plus.

Je me tourne vers vous, chers étudiants de la première heure. Vous sentez, vous aussi, tout ce qu'il y a d'émouvant et de solennel à être comme les premières pierres de notre Faculté. Acceptez cela comme une bénédiction de Dieu sur votre vocation. Et, avec nous, portés par l'affection de l'Eglise d'Aix qui vous accueille, par la sollicitude de nos Eglises, mettez-vous au travail dans la perspective sublime du glorieux service de notre divin Sauveur!

Mon dernier mot sera le vœu de l'ami, fils d'un pasteur fidèle d'une grande Eglise de France, qui, en mémoire de son père, vient de confier à la Faculté ce précieux monument d'érudition et de piété réformée: « Le Calvin » en six volumes du doyen Emile Doumergue: « Que Dieu bénisse cette Faculté qui veut rester fidèle pour passer le flambeau et maintenir l'héritage. »

J'ai dit.

André LAMORTE.

Leçon de M. le Professeur SERR
« L'Étudiant en Théologie
au XVI^m siècle »

Mesdames, Messieurs,

Au cours des réunions qui marquent le début de cette année scolaire, vous permettrez à celui qui enseignera l'Histoire de l'Eglise de vous convier à faire un retour en arrière. En présence d'un avenir mystérieux que nul d'entre nous ne peut sonder, deux choses nous appartiennent encore: le présent lourd de conséquences pour l'avenir, et le passé si cher à nos consciences huguenotes. Ayant la conviction que l'histoire n'est bien souvent qu'un éternel recommencement, nous avons la certitude que dans ce passé que nous allons évoquer nous trouverons une leçon de confiance en Dieu pour l'avenir.

Mon intention première, Mesdames et Messieurs, est de renouer les liens qui nous unissent au passé. Certains peuvent se demander pourquoi nous sommes réunis à Aix, ce que nous avons l'intention d'y faire et ce que sera l'avenir de cette Faculté. Beaucoup pourraient, à coup sûr, expliquer les raisons qui nous ont fait choisir notre vieille cité provençale, mais bien peu savent quel lourd héritage nous avons reçu de nos prédécesseurs dans la foi.

Il est en tout cas un fait indéniable, c'est que la Réforme Française a pris naissance au milieu de la jeunesse étudiante de Bourges, Orléans et Toulouse, vieilles cités renom-

mées pour leurs Universités. Il était donc normal que les protestants de France aient eu les yeux fixés sur la jeunesse du pays. Calvin leur avait d'ailleurs donné l'exemple en créant à Genève sa célèbre Académie. Seule la situation tragique de nos Eglises les empêcha pendant longtemps d'avoir des Académies où sa jeunesse studieuse put recevoir une éducation purement huguenote. Ce n'est que quelques années après l'Edit de Nantes qu'une Académie ouvrit ses portes dans la cité de Montauban. Son passé huguenot, la science de ses pasteurs, l'austérité de ses mœurs, tout en faisait une cité de choix. A vrai dire, c'est une véritable université qui verra le jour sur les rives du Tarn. Elle devait comprendre « docteurs et professeurs publics en théologie, jurisprudence, médecine, mathématiques, langue hébraïque et grecque: idem avec professeurs qui enseignent la physique, la logique, éloquence et grammaire » (1). Il est bien certain que dès le début, Montauban posséda des facultés de droit, de médecine et de théologie, mais les vicissitudes de l'époque ne permirent que le maintien de cette dernière. Pendant près d'un siècle elle forma des générations de pasteurs qui surent édifier l'Eglise non seulement par leurs vies mais bien souvent par leurs martyres. Quand le 5 mars 1685 le Conseil du Roi décida la suppression de cette Académie, ce fut une grande perte pour les Réformés qui durent rechercher leurs pasteurs à l'étranger, au séminaire de Lausanne par exemple.

Un peu plus d'un siècle s'écoulera pendant lequel l'Eglise sera sous la Croix. Mais au moment de la signature du Concordat, Napoléon I^{er} se souvenant peut-être de ce passé glorieux permettra à la vieille Faculté de Montauban d'ou-

(1) Lois et Règlements de l'Académie de Montauban dressés l'an 1500, au mois d'Octobre et publiés au Grand-Temple in Histoire de Montauban, éd. de 1841. T. 2, p. 281 et ss.



Le Doyen et nos premiers étudiants

vrir à nouveau ses portes. L'enseignement qu'elle donna jusqu'en 1918 fut pour l'ensemble du Protestantisme un puissant facteur de Réveil. N'oublions pas, en effet, que c'est au Doyen Charles Bois que nous devons en grande partie la belle Confession de Foi de 1872 et que si nous avons maintenu les Eglises Réformées Evangéliques, nous le devons pour une large part au Doyen Emile Doumergue. D'ailleurs, n'est-ce pas en 1906, au moment de la Séparation des Eglises et de l'Etat, que cette Faculté s'est donnée librement à l'Union des Eglises Réformées Evangéliques?

Mais les hommes, même religieux, sont parfois ingrats vis-à-vis de la mère qui les a nourris de son lait! Au lendemain de la Grande Guerre, alors que la victoire avait souri à nos armes, un Synode National, celui de Neuilly, décida le transfert de la vieille et héroïque Faculté dans la ville de Montpellier. Les arguments mis en avant n'avaient pas tous la même valeur, mais on espérait sans doute qu'un changement d'atmosphère amènerait un changement de doctrine!

Si 1940 marque pour la France une étape entre toute douloureuse, 1940 est pour nous l'année où les E. R. E. restées fidèles à la foi des Pères, reprennent la vieille Faculté de Montauban-Montpellier pour former des âmes fortes, vivantes et conquérantes pour l'œuvre du Seigneur On ne peut donc dire que nous soyons des novateurs. Nous sommes plutôt des continuateurs, car nous nous réclamons de l'héritage d'un Bérault, d'un Garissoles, comme de celui des De Félice, Adolphe Monod, Jalaguier, Charles Bois et Emile Doumergue!

Ne soyez donc pas étonnés, Mesdames et Messieurs, si je me permet d'évoquer le passé puisqu'il est notre meilleure lettre de créance. D'ailleurs, n'est-ce pas une nécessité im-

posée par les événements que nous avons vécu il y a seulement deux ans?

*
**

La création de l'Académie.

Au xvi^e siècle, les besoins des Eglises étaient particulièrement pressants. La Suisse, la Hollande et l'Ecosse avaient répondu aux appels qui leur avaient été adressés en envoyant des ministres qualifiés. Mais ces secours étaient insuffisants pour répondre aux besoins de toutes les Eglises. Il ne faut donc pas s'étonner si le Synode National de Poitiers décida d'établir dans certaines Eglises des jeunes gens qui, après un stage proportionné à leurs capacités, s'étaient montrés dignes d'être associés au ministère de leurs aînés. (1) D'ailleurs, malgré la vénération dont les Réformés entouraient l'Académie de Genève, ils sentaient la nécessité de former leurs pasteurs sur le territoire national. Le milieu de Genève pourtant si rempli des souvenirs du grand réformateur n'avait pas la même façon d'envisager les problèmes qui se posaient aux Eglises de France. C'est pourquoi certains Synodes se permirent d'adresser des remontrances à la célèbre Académie.

Dès 1578, le Synode National de Sainte-Foy ne se borna pas à attirer simplement l'attention des Eglises sur la nécessité d'éduquer les jeunes gens susceptibles de devenir des ministres, mais il demanda que l'on veuille bien rechercher les moyens nécessaires à la création de véritables écoles. Les temps étaient encore beaucoup trop troublés pour permettre la réalisation de ce vœu. Mais quand Henri IV eut rétabli la paix dans le royaume, le Synode National de Saumur, en 1596, décida « qu'il y aura un collège par pro-

(1) Aymon: *Hist. des synodes nationaux*. Tome I, page 16.

vince et deux académies pour toutes les provinces » (2). Ce projet était certes louable mais on ne pouvait demander à des Eglises durement touchées par la guerre civile de trouver les fonds nécessaires. L'obstacle ne fut levé que par le subside annuel qu'Henri IV donna aux Eglises Réformées. Le Synode National de Montpellier, en 1598, réalisera ce projet si longtemps caressé par les Eglises. « La Compagnie, est-il écrit dans les décisions, procédant à la distribution de 43.300 écus et un tiers octroyé par le Roi pour l'entretien de nos Eglises a ordonné que 3.333 écus 3/11 seront employés pour l'entretien de deux Universités, dont l'une sera à Saumur et l'autre à Montauban... » (3)

Deux ans plus tard, en novembre 1600, au milieu d'une affluence de seigneurs, de gentilshommes et de bourgeois de la ville, l'Académie de Montauban ouvrait ses portes. Elle accueillait dans une maison de la rue Armand-Cambon cette foule de notabilités politiques, ecclésiastiques et civiles venues pour célébrer ce grand événement. L'Académie de Montauban entrait dans l'histoire.

L'organisation et l'enseignement de l'Académie.

Le protestantisme français en créant les Académies ne pouvait s'inspirer que du modèle qu'il connaissait bien : l'Académie de Genève. Dans l'ensemble, les règlements régissant cette dernière furent adoptés avec diverses modifications inspirées par les circonstances locales. Mais bientôt on sentit la nécessité de doter toutes les Académies françaises d'un statut commun s'inspirant des nécessités de la vie des Eglises Réformées françaises. Le Synode de Gap, en 1603, nomma une commission chargée d'élaborer un nouveau règlement. (4) Les travaux paraissent avoir été parti-

(2) Aymon: Tome I, page 197.

(3) Aymon: Tome I, page 225.

(4) Aymon: Tome I, page 275-437.

culièrement laborieux, puisque ce n'est qu'en 1614, au Synode de Tonneins, que ce nouveau statut sera adopté. Il ne semble pas, d'ailleurs, avoir donné toute satisfaction, puisqu'il sera repris et révisé par le Synode d'Alais en 1620. (5)

D'après ces dernières décisions synodales, l'Académie de Montauban était placée sous l'autorité de deux Conseils : l'un portant le titre de Conseil Ordinaire, était composé du Recteur, des Professeurs, des Pasteurs de la ville et d'un Régent du Collège ; l'autre, dénommé Conseil Extraordinaire, était choisi par le Conseil de ville. Il avait pour fonction de nommer les Régents du Collège et de les déposer en cas de nécessité, de proposer au Synode National les Professeurs à nommer, de choisir le Recteur et d'administrer les subsides de l'Académie.

La fondation d'une telle Académie était essentiellement subordonnée à l'autorisation royale. Ce n'est donc pas l'Etat qui en prit l'initiative, mais bien les Eglises Réformées. Il était donc normal que ces dernières se préoccupent de l'organisation et de l'enseignement.

Se guidant sur la façon dont les cours étaient organisés à Genève, les Synodes décidèrent que chaque Académie aurait deux professeurs de philosophie et un professeur de grec, deux professeurs de théologie et un professeur d'hébreu. Ces six professeurs formaient deux sections : l'une consacrée aux lettres avec la philosophie et le grec ; l'autre à la théologie proprement dite avec la dogmatique, l'Ecriture Sainte et l'hébreu. Ces deux sections paraissent avoir été soigneusement séparées. On ne passait des lettres en théologie qu'après avoir subi un examen qui donnait le titre de maître-ès-arts. (6) Bien des jeunes gens se contentaient

(5) Aymon : Tome II, page 209-212.

(6) Bulletin du Protestantisme : Tome II, page 157.

d'ailleurs de ce titre et ne poursuivaient pas leurs études en se faisant admettre en théologie.

L'enseignement de la théologie qui nous intéresse plus particulièrement durait trois ans. Il était consacré à l'étude des « loci communes » ou dogmatique, et à l'étude de l'Écriture. Chacun des professeurs devaient donner quatre leçons par semaine et dicter un résumé à la fin de son cours. Le professeur d'hébreu donnera à Montauban deux leçons par jour, l'une étant consacrée à la grammaire, l'autre à une explication de textes. Mais ces cours ne paraissent pas avoir excité l'intérêt des jeunes étudiants qui ont une très fâcheuse tendance à leur préférer le grand air de la campagne, malgré les menaces dont ils sont l'objet.

On remarquera que certaines disciplines ne sont pas enseignées. On pourrait s'en étonner à juste titre, mais il faut se souvenir que pendant les années passées au Collège ou en Philosophie, les étudiants ont appris à connaître par exemple l'histoire ou le grec. Cette dernière chaire connaîtra d'ailleurs des vicissitudes diverses : en 1623, le Synode de Charenton décidera, en raison de la pauvreté des Eglises, de la supprimer, puis, en 1626, on la rétablira, mais comme on ne peut payer le traitement du professeur, on recommandera à ses collègues d'expliquer à leurs élèves les traités des Pères.

Les Eglises veillaient avec un soin jaloux sur les Académies. Instituées pour préparer des pasteurs, les Synodes tenaient à s'assurer que ses futurs conducteurs étaient instruits dans les croyances qu'ils professaient. Les professeurs, tout comme les pasteurs, devaient signer la Confession de Foi lorsqu'ils entraient en charge et, de plus, devaient envoyer à des examinateurs les copies des thèses qu'ils avaient fait soutenir par leurs étudiants. De cette façon, les Eglises étaient tenues au courant du mouvement

des idées et pouvaient surveiller la rectitude de l'enseignement donné. (7)

C'est pourquoi le choix des professeurs était entouré d'un certain nombre de garanties. Tout d'abord, c'est le Synode Provincial, dans le ressort duquel se trouve l'Académie, qui a la charge de présenter les candidatures susceptibles d'être retenues. Par la suite, et à partir de 1631, c'est le Conseil Extraordinaire qui présentera les candidats au Synode National. Si la candidature est agréée, le Synode ordonne l'examen du candidat en vertu de l'article 2 du chapitre 3 de la Discipline prescrivant les épreuves à subir pour être nommé professeur. (8) L'examen se passera devant un jury composé de professeurs et de pasteurs désignés par les quatre provinces les plus voisines du lieu où se trouve l'Académie. (9) Les épreuves portaient essentiellement sur l'Ancien et le Nouveau Testament en langue originale et étaient complétées par la soutenance d'une thèse sur un sujet vraisemblablement indiqué par le jury. Antoine Pérès, désigné par le Synode Provincial du Haut-Languedoc pour occuper une chaire de théologie, soutiendra une thèse intitulée: « De connexione sanctificationis cum justificatione ». (10) Par cet exemple, on peut voir que les Synodes tenaient à n'avoir que des professeurs parfaitement qualifiés. C'est ainsi qu'au Synode d'Alais, en 1620, on ne nommera pas le pasteur De La Coste dont les épreuves ont été insuffisantes. (11) Il y eut cependant des exceptions à ces règles de notre Discipline, puisque au même Synode d'Alais, Abel Bicheteau et Pierre Bérault sont nommés professeurs à l'Académie de Montauban, non « sans enjoindre à ladite province (Haut-Languedoc)

(7) Aymon: Tome II, page 567.

(8) Aymon: Tome I, page 260. Tome II, pages 125-210-510.

(9) Aymon: Tome II, page 565.

(10) Bulletin du Protestantisme: Tome II, page 158.

(11) Aymon: Tome II, page 158.

doc) d'observer plus exactement les règlements des Synodes nationaux dans la réception des professeurs publics ». (12) Ils n'avaient pas, en effet, passé les examens requis.

Ces deux nominations exceptionnelles tenaient sans doute aux temps difficiles que les Eglises venaient de traverser, mais aussi à la difficulté de trouver des pasteurs qualifiés pour l'enseignement. Dans la plupart des Académies, il y avait des places vacantes et le Synode de La Rochelle eut l'idée de demander aux Pasteurs des villes dans lesquelles se trouvaient des Académies de donner quelques leçons, de manière à suppléer aux chaires vacantes. (13) A vrai dire, ce n'était qu'un palliatif et le Synode d'Alais n'ayant pas trouvé de remède à cette situation, engagea les pasteurs Du Moulin, Viguiet, Bouchereau, Garrissoles, Cottières, Champvernon et De La Coste à se préparer au professorat. En 1637, le Synode d'Alençon reprenant l'examen de cette très importante question n'en découvrit point la solution et se borna à imiter le Synode d'Alais en invitant Champvernon, Texier, Du Soul, Daille et Bachort à se préparer en vue des chaires vacantes. (14)

La sollicitude des Synodes Nationaux ira plus loin encore. Les Eglises tenaient à ce que les professeurs fussent en état de produire des œuvres savantes et solides pour la défense de la foi évangélique. Mais comment cultiver la science sans les livres absolument nécessaires ! Ils coûtaient chers à cette époque et les traitements des pasteurs et des professeurs étaient payés si irrégulièrement qu'il était très difficile de se procurer les ouvrages nécessaires à la poursuite de travaux. Pour pallier à toutes ces difficultés, deux Synodes nationaux exhortèrent les provinces, les églises ri-

(12) Aymon : Tome II, page 161.

(13) Aymon : Tome I, page 311.

(14) Aymon : Tome II, page 577.

ches, les seigneurs protestants et les Académies à constituer des bibliothèques publiques. (15) Mais, allant encore plus loin, les Synodes votèrent des récompenses aux travaux les plus remarquables. C'est ainsi que Daniel Chamier reçut un subside de 2.000 livres pour publier les trois premiers tomes de sa « Panstratia catholica ».

Le corps professoral était donc l'objet des soins attentifs des Synodes. Pour éviter que son activité ne se disperse et qu'il ne soit arraché aux études qu'il devait poursuivre, le Synode national de Saint-Maixent interdira aux Synodes provinciaux de le déléguer aux assemblées politiques ou de l'envoyer en Cour. (16) Il prescrit qu'il n'ira aux Synodes provinciaux et colloques que s'il est muni d'une lettre des Eglises ou s'il est appelé en consultation. (17) Quant à le déléguer au Synode National, on s'en remet à la prudence des Provinces. (18)

Il semblerait donc que les professeurs se soient tenus en dehors de tout ministère pour se consacrer uniquement à l'enseignement. Les Synodes les considérèrent toujours comme des pasteurs, mais ni avant, ni après le Synode d'Alais en 1620, ils ne purent exercer entièrement les charges pastorales. On les exempta de l'administration de l'Eglise, puis des visites aux malades et aux affligés et, peu à peu, on ne leur demanda plus que quelques prédications de circonstances. Tout cela, pour ne pas les arracher aux études ou interrompre la régularité des cours.

Toutes ces mesures porteront leur fruit, puisque parmi les Académies protestantes, celle de Montauban jeta un vif éclat. Elle fut une de celle qui s'attacha à conserver et à propager la doctrine orthodoxe de l'Eglise Protestante.

(15) Aymon: Tome I, pages 203-237-313.

(16) Bulletin du Protestantisme: Tome II, page 161.

(17) Aymon: Tome II, page 507.

(18) Aymon: Tome I, page 115. Tome II, page 249.

C'est Antoine Garissoles qui fit, par exemple, condamner par le Synode de Charenton, en 1645, les doctrines hétérodoxes de Josué De La Place sur l'imputation du péché d'Adam et les réfuta dans un ouvrage. Elle fut encore une de celle qui lutta le plus activement contre le catholicisme avec Michel Bérault et Daniel Chamier. Il ne faut donc pas s'étonner si, malgré les revers qui frappèrent le Protestantisme, cette Académie joua un très grand rôle dans la vie spirituelle et ecclésiastique de nos églises réformées.

Les Etudiants. (19)

Aussitôt que les Académies protestantes ouvrirent leurs portes, on vit accourir de toutes les provinces des jeunes gens studieux qui désiraient bénéficier de cet enseignement. La plupart d'entre eux avait usé des moyens de transport de l'époque pour se rendre au siège de l'Académie de leur choix. Les uns étaient venus par « l'ordinaire » ou voitures publiques; d'autres avaient employé le coche d'eau qui remontait le cours du Tarn; d'autres avaient usé du cheval, mais la majeure partie était venue à pied. Bien souvent ils s'étaient groupés par région ou par ville d'origine et comme la bourse de ces pèlerins d'un nouveau genre était peu garnie, ils avaient demandé des secours aux Consistoires qu'ils avaient traversés. C'était, en effet, une habitude de toutes les églises, de secourir et d'accorder l'hospitalité aux pauvres comme aux ministres de l'Évangile. Par étapes, de la Saintonge, du Béarn comme du Dauphiné ou de la Provence, ils s'étaient donnés rendez-vous dans la vieille place de sûreté qu'est Montauban.

A peine arrivé, le premier soin de l'étudiant est de rechercher un logement. Souvent il a été fixé à l'avance, soit par correspondance, soit parce que certaines pensions de famille

(19) D'après les livres de De Félice: « Les Protestants d'autrefois ».

se sont faites une spécialité de ne loger que les étudiants d'une province bien déterminée. Mais si l'on dédaigne ces avantages, on n'a que l'embarras du choix. Les pasteurs, les professeurs, les régents et les notabilités de la ville ne demandent pas mieux que de loger cette jeunesse, car c'est un honneur pour une maison que d'avoir un étudiant sous son toit. On peut encore loger à l'auberge, mais les meilleures maisons ne sont-elles pas celles des professeurs? Les étudiants paraissent sur ce sujet avoir un avis très différent car ils savent bien que la liberté y est mesurée, la bonne chère très rare et que l'on ne peut surtout faire aucune dette.

Il ne faut pas croire que si l'on se dispute les étudiants pour les loger, ce soit pour pratiquer les règles de l'hospitalité? Trop souvent, un esprit de lucre anime les hôtes. Le prix de pension subira des variations incessantes. Vers 1600, il sera de 60 livres; vers 1617, de 120 livres et vers 1660, il montera à 250 livres. Ce ne sont que des chiffres tout à fait approximatifs que nous citons, et pour être dans le vrai, il faudrait y ajouter le chauffage, l'éclairage, le blanchissage, les frais d'études, les livres, le papier, etc., etc... Il fallait donc bien compter de 150 à 200 livres par an pour entretenir un étudiant à Montauban. C'était énorme pour cette époque et le Conseil d'Académie ne cessera d'avoir l'attention attirée par cette question des frais d'entretien. Il imposera même aux étudiants des restrictions alimentaires en les empêchant de faire des banquets à l'occasion de certaines solennités académiques.

La correspondance des étudiants nous livre parfois des détails curieux sur leurs vies. C'est ainsi qu'ils couchent deux dans le même lit dont les draps sont changés toutes les trois semaines; qu'ils mangent quatre par quatre à la même table et dans le même plat; qu'il n'ont qu'une ser-

viette pour deux et que la nourriture est extrêmement modeste.

Ayant pris possession de son logement, l'étudiant songera à revêtir le costume officiel qui le distinguera du commun des mortels. Il portera une robe avec ceinture de cuir, un manteau très long, et un bonnet. Les fantaisies vestimentaires ne sont pas autorisées et il est interdit par exemple de se promener avec le manteau déboutonné ou rejeté sur l'épaule.

Ainsi vêtu, l'étudiant rendra visite au Recteur pour se faire immatriculer. S'il est déjà étudiant en philosophie, il présentera ses lettres de maîtrise-ès-arts, son certificat de bonne vie et mœurs et se prêtera à un examen supplémentaire de philosophie. Il signera ensuite le registre d'immatriculation qui comporte l'acceptation par serment de la Confession de Foi de La Rochelle, de la discipline, des règlements académiques et l'engagement de payer les frais de scolarité.

Dès qu'il est immatriculé, le jeune homme devient véritablement étudiant. Les théologiens sont des privilégiés par rapport aux philosophes. En 1614, ces derniers vont au Temple en rang et sont justiciables du cachot. De temps en temps, ils reçoivent le fouet que distribue le concierge, bras séculier du Recteur. Les théologiens, par contre, ont tous les droits, y compris celui de brimer les philosophes ; ils peuvent se constituer en corps avec un bureau et des règlements très minutieux ; au Temple, ils ont leur place réservée et prennent la Cène avant les philosophes.

Les étudiants travaillaient-ils beaucoup ? Il est difficile de répondre, les Registres de l'Académie parlant très peu des bons étudiants et très souvent de jeunes gens se livrant à des « excès, débauches et insolences ». Il ne faut pas s'of-fusquer de ces mots qui ont pris un sens péjoratif et en déduire que Montauban était le rendez-vous de mauvais gar-

nements. Nous sommes au xvii^e siècle, et les termes ont un sens très différent. D'ailleurs, nous allons vous citer des faits qui motivèrent les nombreuses délibérations du Conseil d'Académie :

Etre absent à la prédication, oublier son psautier, parler pendant le sermon, ou ne pas s'asseoir aux places réservées, ce sont des excès, débauches et insolences. Manquer les cours pour respirer l'air de la campagne, aller aux tavernes, jouer aux dés, ce sont encore des excès, débauches et insolences. Débauche de se promener la nuit, de faire partir des pétards pour amener le guet, de donner l'aubade aux dames, de se farder, et de fréquenter les salles de danse. Le Conseil est, on le voit, très préoccupé de la tenue des théologiens. Maintes fois, il déplore qu'un certain nombre « en suite et imite les façons de faire du siècle en la curiosité par trop grande et braverie en leurs habits, licence en leur conversation avec les filles comme aussi jeux et collations fréquentes ». On en voit se promener sur la Place des Couverts ou sur les bords du Tarn avec des chemises bouffantes, de grandes manches pendantes, des gants à franges de soie, des perruques, des cannes et même des épées. Et que penser de ces théologiens qui usaient « de nacelles avec violoneux pour promener gentes et accortes damoiselles » sur le Tarn ? Bref, comme il fallait s'y attendre, ces excès, insolences et débauches parvinrent à la connaissance des synodes. Le Synode national de Loudun, en 1660, décide de rétablir l'ordre en envoyant des députés faire une enquête. Quand ils revinrent, au lieu des délibérations, ils déclarent : « Grâce à Dieu, nous n'avons pas trouvé le mal si grand qu'il avait été représenté ». Voilà, n'est-il pas vrai, qui doit nous rassurer pleinement !

Ces excès, insolences et débauches, étaient bien souvent le fait d'une minorité d'étudiants. Les autres préféraient se délasser de leurs austères travaux en jouant aux échecs,

aux dames, au tric-trac, aux jeux de quilles ou de paumes. Beaucoup qui avaient des aptitudes musicales jouaient de l'épinette, du clavecin, de la musette ou du violon. Ces derniers étaient particulièrement recherchés par la société montalbanaise. L'Académie, d'ailleurs, encourageait ces jeux et permettait aux étudiants de jouer des comédies, des pastorales, des tragédies. C'est ainsi qu'en mars 1610, les étudiants se déplacent chez le baron de Montbartier, près de Montauban, pour jouer une pastorale intitulée « Isabelle ou le dédain de l'amour ».

Mais ces distractions « puérides et honnêtes » n'empêchent pas les étudiants de travailler. Si nous n'avons que peu de renseignements sur les jeunes gens studieux, nous savons par exemple que Samuel Petit, qui deviendra plus tard un orientaliste éminent, passait ses nuits à travailler; que Jacques-Louis Cappel sera professeur d'hébreu à dix-neuf ans; et que Philippe Lenoir avait composé pour son usage personnel un fort long « Abrégé de l'histoire universelle ». D'ailleurs, l'Académie de Montauban a toujours été réputée par la qualité de ses étudiants. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on prend le dictionnaire de Moreri, prêtre et docteur en théologie, de voir la quantité de pasteurs renommés pour leur érudition. Certains ont même laissé des noms en des sciences qui n'ont rien à voir avec la théologie. Mais en restant dans le cadre de cette dernière science, il faut constater que beaucoup de pasteurs ont su défendre leur Eglise, en préciser les dogmes et combattre le catholicisme. Prenons l'exemple de Claude, l'un des pasteurs les plus éminents de nos Eglises et ancien élève de l'Académie de Montauban. Il eut des controverses à soutenir avec Arnaud, Nicole et Bossuet et laissa un certain nombre d'ouvrages tout à fait remarquables. Sa réputation était si grande qu'on n'hésitait pas à le consulter pour des cas difficiles exigeant un homme de résolution ou un habile dialecticien. Son fils publiera des

œuvres posthumes qui formeront cinq volumes. On peut donc affirmer que le niveau des études était élevé et que l'Académie de Montauban a su former des pasteurs dont on peut dire, dans le plein sens du terme, qu'ils furent distingués.



Telle était l'organisation de l'Académie de Montauban et la vie de ses étudiants. Vous comprenez maintenant pourquoi nous avons tenu à rappeler ce glorieux passé. Nous allons essayer d'en dégager les leçons.

L'enseignement de l'Académie était rigoureusement orthodoxe. Il fut une époque où il était de bon ton de se déclarer adepte de l'orthodoxie. Actuellement, cette attitude de fidélité à la doctrine de nos pères est fort peu priée, le libéralisme s'étant considérablement développé dans ces dernières années. Or, la force de la Réforme a résidé dans la fermeté de sa doctrine, et si nos Eglises ont pu subsister à travers les diverses époques de notre histoire, c'est dans la mesure où elles sont restées fidèles à la doctrine.

Il s'en suit de là que la base de toute Eglise est la doctrine. Mais cette dernière n'est pas plus l'invention des hommes que quelque système philosophique ou théologique. Elle est la doctrine de la Bible. Nous n'avons pas à l'interpréter selon les données de notre conscience, mais à l'accepter comme l'« autorité souveraine en matière de foi » parce que l'Esprit témoigne dans nos cœurs de sa véracité. En restant fondée sur la Parole Divine, l'Eglise évite de tomber dans des extrêmes dangereux pour la foi et elle se développe d'une façon harmonieuse.

L'Eglise de la Réforme n'était pas une Eglise statique. Elle devait lutter contre le catholicisme ou contre une certaine forme de pensée qui n'était rien moins que la négation de l'autorité de l'Ecriture. A cet égard, nous aussi nous avons à lutter contre la religion romaine qui maintient dans

l'erreur et la superstition des millions de Français. La situation des Eglises évangéliques en France leur impose plus que jamais de se lancer dans une œuvre hardie pour sauver des âmes qui se perdraient sans son témoignage à la Vérité. Il faut aussi lutter contre toutes les formes de libéralisme qui ne visent à rien moins qu'à substituer l'autorité de la conscience à celle de la Parole de Dieu. L'Eglise n'est donc pas une serre pour plante fragile, mais une arme de combat pour le maintien du témoignage évangélique.

Pour une telle œuvre, notre Faculté a besoin du concours de tous. C'est elle, en effet, qui, en formant les pasteurs, façonne l'Eglise de demain et nos Eglises évangéliques l'ont si bien compris qu'elles ont tenu à instruire leurs futurs conducteurs. Mais il est aussi exact de dire que c'est l'Eglise qui fait la Faculté, non pas seulement en nommant des professeurs, mais en l'entourant de sa constante sollicitude comme le faisaient les Synodes des siècles passés. Nous avons un urgent besoin de nous sentir porté par les prières des chrétiens, afin que dans notre tâche nous soyons fidèles. Dieu nous a déjà magnifiquement exaucés, mais il faut que toutes les Eglises évangéliques mettent à exécution ce que commandait la discipline de nos Eglises : « Afin qu'il y ait nombre de pasteurs et que les Eglises puissent toujours être pourvues de personnages capables de les conduire et de leur annoncer la Parole de Dieu, les Eglises seront averties de choisir des écoliers, déjà avancés en bonnes lettres et de bonne espérance, pour entretenir aux Universités, afin que là ils soient préparés et façonnés pour être employés au Saint Ministère...; si les Eglises seules ne le peuvent faire, les voisins se joindront ensemble, afin que, pour le moins, il y en ait un entretenu pour chaque colloque ».

C'est une chose qui a été beaucoup trop négligée. C'est en effet un honneur pour une mère d'ambitionner pour son

filis l'entrée dans le Saint Ministère. C'est encore un honneur pour une Eglise que de voir un de ses enfants choisi par Dieu. Mais combien se préoccupent de cette question des vocations? Il faudrait pourtant se souvenir que le salut des Eglises évangéliques dépend de la fidélité avec laquelle les pasteurs et les parents chrétiens travailleront à favoriser l'éclosion des vocations.

Mais les Eglises doivent prendre conscience qu'il y a aussi une tâche particulièrement urgente. Autrefois, les Synodes votaient des récompenses ou même prenaient à leur charge les frais d'impression de tels ou tels livres susceptibles de défendre ou de propager la foi. Depuis déjà longtemps, nous en sommes réduits à la seule initiative individuelle, et c'est pourquoi depuis vingt ans nous avons vu sortir de chez les éditeurs une majorité de livres portant le cachet libéral. Il y a une tâche immense à accomplir dans ce domaine, surtout lorsqu'on sait que la dernière dogmatique vraiment évangélique date du début de ce siècle. Nous pensons qu'il suffira d'avoir abordé cette importante question pour que nos Synodes se préoccupent de la défense de la foi évangélique.

Ainsi que vous le voyez, mesdames et messieurs, nous avons devant nous une tâche importante et variée. C'est pourquoi nous faisons appel à votre collaboration, nous souvenant que les Eglises et la Faculté doivent vivre du pain quotidien et que les délivrances extraordinaires et miraculeuses semées çà et là dans notre histoire ne sont que des exceptions. Nous savons que nous pouvons compter sur la fidélité de Dieu, car les épreuves du passé sont là pour nous assurer qu'il ne manque jamais de garder ses enfants. C'est une immense leçon de confiance qui se dégage de toute notre histoire, je dirais même de cette permanence du témoignage évangélique dans le monde. Nous avons donc la conviction qu'en nous facilitant et en bénissant comme il



Sur le perron

l'a fait le maintien de la tradition de l'Académie de Montauban, Dieu ne manquera de nous accorder dans l'avenir des grâces particulières. C'est pourquoi je ne peux mieux faire que de vous inviter à répéter avec nos pères : « Soli Deo Gloria ».

G. SERR.



Leçon de M. le Professeur GUELFUCCI

« La vie intérieure de l'étudiant ».

Je désire vous parler avant tout en pasteur (qui fera appel à ses souvenirs d'étudiant). Ma vocation est d'abord un vocation pastorale. D'ailleurs à la Faculté je suis chargé de vous enseigner la théologie pratique, c'est-à-dire la pratique du ministère pastoral. En m'acquittant de cette tâche difficile, je n'aurai qu'un désir: mettre en relief devant vous, chers étudiants, la beauté et la grandeur du ministère. Dès aujourd'hui, nous allons voir comment vous pouvez vous préparer à exercer ce ministère, en nous entretenant de la vie intérieure de l'étudiant en théologie, c'est-à-dire de son attitude spirituelle, de son état d'âme dans la vie de tous les jours, avec tous les éléments qui en sont la trame constante.

A propos des différents problèmes soulevés, nous nous bornerons à poser des jalons qui pourront être une inspiration pour vos réflexions personnelles.

Une remarque préliminaire s'impose: La vie intérieure de l'étudiant en théologie est à la fois plus difficile et plus facile que la vie intérieure en général. D'où viennent cette difficulté et cette facilité?

La facilité provient du fait que l'étudiant en théologie est comme spécialisé dans la vie religieuse. Il se trouve dans une ambiance, dans un cadre tout à fait particuliers. L'étudiant en théologie est à sa manière un « spécialiste ». Il est un privilégié. Après avoir attendu parfois depuis longtemps le jour où il se préparera au ministère et réalisera ainsi la

sainte vocation venue de Dieu, il va pouvoir ne faire que cela. Quel bonheur ! Comme tout semble aisé ! Oui mais dans la réalité concrète, comme les obstacles seront nombreux ! Ecoutez et vous comprendrez sans peine.

La difficulté vient précisément de ce trop-plein de facilité, de cette spécialisation même, d'un certain « professionnalisme » qui peut ôter la spontanéité dans la vie spirituelle. Elle se trouve encore dans ce que l'on pourrait appeler le « parasitisme », c'est-à-dire le fait pour l'étudiant de vivre uniquement sur le milieu qui l'entoure. La difficulté surgit également du contact avec la contradiction au cours de l'étude des systèmes théologiques.

Autre chose : l'étudiant dispose de sa vie en pleine liberté. Facilité immense mais aussi difficulté et responsabilité redoutables ! Jusqu'ici celui qui vient de franchir tout joyeux le seuil de la Faculté a été le lycéen, l'écolier guidé par un programme très délimité, très précis, travaillant en vue d'un examen sous le contrôle de professeurs qui lui « mâchaient » la besogne avec leçons, devoirs, compositions, examens, diplômes, récompenses et... punitions ! Maintenant l'écolier est devenu l'étudiant. Il aura, certes, des professeurs qui veilleront et surveilleront, il sera astreint à certaines tâches, il subira des examens. Mais bien qu'il soit spécialisé, il devra couvrir un champ très vaste. Pour s'adonner à sa nouvelle tâche, une grande initiative lui est laissée. C'est le privilège de la vie d'étudiant. C'est aussi son danger. La Faculté est bien différente du collège. Différente dans son cadre, son orientation, ses habitudes. Ainsi le passage de la vie scolaire à la vie de Faculté fait tout ensemble notre joie et notre crainte.

Joie ! Le futur pasteur ouvre son sillon. Auparavant, il faisait certains travaux par obligation. Cela ne l'intéressait pas toujours... Maintenant, il entre dans son élément. Tout dans sa nouvelle vie va le passionner.

Crainte! L'étudiant éprouve tout de suite que certains écueils le guettent: Individualisme, liberté, intellectualisme, « parasitisme » spirituel que nous avons signalés.

Tandis que toutes ces pensées et tous ces sentiments s'entrechoquent en lui, que fera l'étudiant? Sa liberté réclame une discipline. Mais une discipline personnelle et consentie. La discipline et la lumière du Saint-Esprit. Le secret de cette discipline est dans la vie intérieure. La vie intérieure entretenant la discipline, déterminera l'équilibre indispensable. L'étudiant recherchera tous les points d'appui nécessaires au développement de sa vie intérieure. Il saura que cette vie intérieure est sa sauvegarde constante dans tous les domaines. Comment cela? C'est ce que nous voudrions essayer de comprendre en passant en revue succinctement quatre des aspects de la vie de l'étudiant en théologie.

I

LA VIE INTÉRIEURE ET LES ÉTUDES PERSONNELLES

L'étudiant est à la Faculté pour « étudier », pour se cultiver le plus possible. Les années de Faculté sont un trésor qu'il ne faut pas gaspiller. Ce temps mis à part pour la préparation a une valeur unique. Plus tard, on n'en retrouve jamais l'équivalent.

Il y a parfois un choc provoqué par les études théologiques, par leur contenu comme par leur présentation. Je pense, par exemple, à certaines théories critiques qui étonnent l'étudiant. Alors même que ces théories ne sont pas admises par ses professeurs et par lui, elles peuvent être au premier abord un choc pour lui.

Il y a en tout cas le plus souvent une surprise. En effet, la théologie n'est pas une science simple et une, c'est un paysage aux avenues multiples, c'est un monde complexe,

avec ses disciplines variées, pouvant chevaucher entre elles ou tout au moins pouvant conduire à un certain chevauchement entre les cours. Voici un exemple qui fera toucher du doigt la diversité des aspects sous lesquels une même question peut être envisagée: la notion de sacrement se retrouvera dans le cours de dogmatique qui exposera les systèmes en général; dans le cours d'histoire (histoire des dogmes) qui montrera les différentes interprétations des sacrements à travers les siècles; dans le cours de théologie biblique ou d'exégèse qui étudiera les textes relatifs au baptême ou à la Sainte-Cène; dans le cours de théologie pratique qui décrira la « pratique » des sacrements, leur valeur et leur rôle dans la vie du chrétien et de l'Eglise.

On conçoit aisément que l'étudiant éprouve quelque surprise et doive s'adapter. Mais il se ressaisira ou plutôt se laissera ressaisir par Dieu Lui-Même dans une vie intérieure plus profonde. Il comprendra qu'au-dessus de toutes les interprétations, de toutes les théories, il y a la Parole de Dieu. L'étudiant en théologie se souviendra qu'il est au service de la Parole de Dieu et que c'est à cette seule Parole qu'il doit tout ramener. C'est elle qu'il étudiera avant tout.

L'étudiant aura un emploi du temps précis, régulier, condition indispensable d'un travail fructueux. L'étudiant saura dès le début de sa journée se replacer devant le Livre de Vie. Il se rappellera l'expérience de quelques hommes de Dieu à cet égard: Vinet disant « le matin c'est le dimanche de la journée », Adolphe Monod appelant le matin « l'heure d'or », c'est-à-dire la plus précieuse, Alfred Boegner écrivant dans ses « Pensées du matin »: « il y a chaque matin, entre cinq et huit, une occasion qui ne se retrouve plus de la journée. C'est cette occasion qu'il faut rechercher. » On pourrait en citer d'autres. Par-dessus tout, on pourrait rappeler le Maître seul devant son Père, alors qu'il faisait encore sombre, avant les premières heures de

l'aurore, dans le silence des monts palestiniens. L'étudiant fera dans sa journée une lecture cursive des Saintes-Ecritures. Il s'attachera à lire sa Bible dans l'année. Il se souviendra que trois chapitres par jour (deux dans l'A. T. et un dans le N. T.) suffisent pour cela. Parfois, il étudiera plus spécialement tel ou tel livre.

Ensuite l'étudiant saura choisir ses lectures. Il se laissera guider par ce principe: « Non multa sed multum » que l'on pourrait traduire « non une quantité de lectures, mais une intensité ». Il ne faut pas laisser errer son attention, il faut la fixer sur certains ouvrages, apprendre à travailler avec ordre et méthode, à méditer, à retenir. Prendre des notes. Les classer par sujets. Devant le grand nombre de livres, comme devant celui des sujets, l'étudiant devra faire un choix. Il y a des « classiques » que l'on ne peut ignorer. Ce sont les « murs maîtres » sur lesquels on appuiera d'autres constructions sans jamais perdre de vue que le Roc inébranlable qui doit porter tout l'édifice c'est la Bible. Par exemple, un étudiant qui s'efforcerait de lire pendant une année scolaire « l'Institution chrétienne » de Calvin à raison de quelques pages par jour, plume et cahier de notes en main, arriverait à assimiler un grand nombre de connaissances sur tous les sujets de la pensée réformée, puisque « l'Institution » est une véritable « Somme théologique ».

Mêmes remarques en ce qui concerne la lecture:

d'une dogmatique positive solide: par exemple celle de Jalaguier;

de commentaires bibliques: la Bible Annotée, Commentaires de Calvin, Godet, Bonnet, etc.;

d'ouvrages historiques comme le « Jean Calvin » du doyen Doumergue; « Le Réveil du XIX^e siècle » par le doyen Maury; une Histoire du Christianisme, une Histoire de la Réforme;

de sermons: Calvin, Adolphe Monod, Bersier, Babut, Spurgeon, etc.;

de livres de méditations ou de culture spirituelle, vrais « livres de chevet » bien souvent: les Confessions de Saint-Augustin; l'Imitation de Jésus-Christ; les Pensées de Pascal; les Courtes Méditations de Benjamin Couve; Pensées du matin d'Alfred Boegner; ouvrages d'Andrew Murray, Finney, Tophel, Vinet, Frommel, sans oublier les biographies toujours si « toniques ».

Il va sans dire que ces différentes listes sont seulement « indicatives » et non limitatives.

Ces lectures faites méthodiquement, échelonnées sur les trois ou quatre années d'études, seraient vraiment profitables comme aliment intellectuel et spirituel à la fois.

Si l'étudiant travaille en toute sincérité dans cet esprit de recherche intellectuelle positive et de ferveur religieuse, il ne craindra pas les dangers: il ne se laissera pas impressionner par l'immensité, la complexité des sujets, il affrontera et considérera certaines branches comme la critique sans que sa foi et ses convictions en soient ébranlées. Les explications humaines resteront subordonnées à l'Écriture. Il ne craindra même pas les négations qu'il pourra rencontrer. Sa foi en triomphera et en sortira raffermie. Mise à l'épreuve, passée au creuset, elle grandira et vaincra. Au fond, une seule attitude pour l'intelligence comme pour le cœur, pour la personnalité tout entière: à genoux! ce qui signifie: humilité... obéissance. S'il en est ainsi, la vie intérieure soutiendra les études (c'est-à-dire la vie intellectuelle), permettant, non de jouer avec le feu, mais de tout aborder avec l'attitude et l'esprit qui conviennent. Pareillement les études soutiendront la vie intérieure.

En définitive, pas ou plus de cloisons étanches, pas de rupture entre l'étude et la vie intérieure. Au contraire, elles ne feront plus qu'un désormais en s'enrichissant l'une l'autre. L'attitude intérieure aura résolu les problèmes soulevés par l'activité intellectuelle. N'est-ce pas là un résultat

qui doit nous pousser à utiliser harmonieusement ces précieuses années de préparation au ministère?

II

LA VIE INTÉRIEURE ET LE SÉMINAIRE

D'une façon générale, l'étudiant en théologie vivra au séminaire, c'est-à-dire en communauté. Oh ! certes, une communauté qui n'a rien de rigide, mais où règne une saine liberté. Ceci nous permet d'envisager le problème de la vie intérieure de l'étudiant sous l'angle collectif. C'est un de ses caractères les plus spéciaux. Ici le danger serait de vivre en « parasite » sur un milieu particulièrement chaud, comme nous l'avons déjà indiqué. On aboutirait à une sorte de relâchement, de passivité et finalement d'isolement, de repliement sur soi-même. Ce danger écarté par la vigilance personnelle de l'étudiant, nous devons reconnaître que la vie au séminaire est un incomparable bienfait, un privilège immense. Beaucoup de nos plus chers souvenirs des années de Faculté se rattachent à cette vie en commun. Là on apprend à se connaître en vivant sous le même toit, en partageant les mêmes repas, en devisant ensemble au cours de discussions mémorables, ou en participant aux mêmes travaux aussi bien qu'aux mêmes jeux... Là, le contact de tous les instants est enrichissant, les affinités se découvrent, les amitiés se nouent, les liens spirituels se développent.

Quelles sont les actions et réactions de la vie intérieure personnelle sur le milieu et réciproquement du milieu sur la vie de chacun?

Posons en fait que le lien qui, plus que tous les autres et par delà même toutes les différences et divergences, unit tous les membres de la communauté, c'est la vocation. Tous ceux qui sont là sont certains d'avoir reçu une même voca-

tion de Dieu. En conséquence, toute la vie du séminaire tendra à affermir ce lien commun en même temps que l'affermissement de ce lien enrichira la vie du séminaire. Il s'agit, en somme, de réaliser au séminaire une véritable vie de famille autour de ce foyer ardent, de cette flamme sacrée qui s'appelle la vocation. (Nous disions plus haut qu'il ne faut pas jouer avec un certain feu, ici il faut au contraire entretenir un feu venu d'En Haut).

Pour cela, il faut se connaître et s'aimer. Se connaître pour s'aimer, s'aimer pour se connaître. La vie commune, la vie de famille est une école. Il faut compter avec les caractères et les tempéraments, les idées personnelles, les sentiments divers, les tendances différentes qui peuvent aller jusqu'à l'opposition. C'est ici qu'il faut mettre en pratique les exhortations apostoliques: Nul de nous ne vit pour lui-même (Rom. 14, v. 7). Que chacun mette au service des autres le don qu'il a reçu (1 Pierre 4, v. 10). Supportez-vous les uns les autres et si l'un a sujet de se plaindre de l'autre, pardonnez-vous réciproquement comme Christ vous a pardonné (Coloss. 3, v. 13, Ephésiens 4, v. 2).

Comment faire? Je pense à chaque étudiant apportant au foyer le brandon de sa foi, de son amour, de ses expériences, exposant ses joies comme ses difficultés. Je pense à ses camarades l'écoutant et puis lui répondant. Les voici tous ensemble illuminés par ces saints rapprochements! La vocation les unit à Dieu et les lie les uns aux autres. Vous voulez plus qu'une image. Vous attendez des indications concrètes. En voici quelques-unes. Pour vous connaître et pour prendre contact, sachez employer un certain temps à des conversations amicales au cours desquelles vous vous entretiendrez de votre vocation, de son origine, de ses circonstances. Sachez vous extérioriser. Ensuite développez votre vie spirituelle en commun par les cultes et réunions de prière entre vous, par la célébration de la Sainte-Cène. (Dans

certaines Facultés, une délégation pastorale est accordée occasionnellement pour cela à un étudiant parmi les plus anciens).

A côté des cultes présidés par un pasteur, un professeur, il importe qu'entre étudiants vous lisiez le livre où s'alimente votre vocation, et que vous vous retrouviez devant Dieu dans la prière.

Je parlerai encore de la vieille tradition de la «*turne*» : petit groupe d'amis, moment de détente et de conversation où autour de l'habituelle tasse de thé sont abordés les sujets les plus divers et où l'on apprend à se voir de près, à se comprendre dans une véritable communion fraternelle.

Enfin le témoignage à rendre devant tous ceux qui vous voient vivre, qui pénètrent au séminaire pour une raison ou pour une autre, devant le personnel qui tous les jours s'occupe des besognes matérielles de la maison, devant les visiteurs et amis de passage, — le témoignage de sérieux, de «*tenue*», de bonne volonté, d'entrain, de joie sera un élément très important et bienfaisant pour tous dans la vie du séminaire.

Il y a une bénédiction dans la vie commune de la Faculté. Bénédiction qui, se répercutant sur tout votre avenir, vous accompagnera quand vous serez séparés par la vie. Bénédiction que vous évoquerez lorsque vous rencontrerez ceux qui l'auront reçue en même temps que vous. Les liens formés dans la vie du séminaire restent durables malgré toutes les circonstances, tous les changements, toutes les divergences. Vous réclamerez donc sur eux la bénédiction d'En Haut.

III

LA VIE INTÉRIEURE ET L'ÉGLISE

Voici un autre aspect de la vie collective. Ici, nous débordons le cadre de la Faculté. Il s'agit de l'Eglise. Si l'étudiant

ne doit pas vivre isolé de ses camarades d'étude, si tout doit être fait pour maintenir un contact entre étudiants dans le cadre de la Faculté, tout doit être tenté pour maintenir le contact entre les étudiants et l'Eglise. L'étudiant comme l'Eglise ont tout à y gagner. Du reste, cela est simplement normal dans une Faculté de théologie, surtout dans une Faculté d'Eglise. Il paraît donc superflu d'insister. Aussi bien ne nous arrêterons-nous pas longtemps sur ce point. Pourtant, nous soulignerons la nécessité de ce contact, ses modalités, ses avantages, parce que nous savons très bien le danger qui, dans ce domaine, attend l'étudiant: c'est de se laisser absorber d'une manière trop exclusive par ses études, par la vie de Faculté, de s'écarter (plus ou moins consciemment) de l'Eglise; ou encore de la juger dans ses pratiques et ses institutions parce qu'il voit tout sous l'angle de la théorie pure...

Chers étudiants, vous vous souviendrez que vous êtes dans une Faculté d'Eglise et vous serez reconnaissants envers l'Eglise qui vous accueille et veut vous aider. L'Eglise vous offre le cadre de la Faculté dans lequel vous allez vous former pour le service. Elle vous offre aussi le cadre paroissial dans lequel vous pourrez dès maintenant faire vos premières armes. Voici ses cultes, son affection, sa compréhension, son atmosphère, voici ses possibilités d'action (nous reparlerons dans un instant de ce dernier point). Elle vous demande votre respect, votre ferveur, votre concours. Sans attendre, en signe de reconnaissance, donnez-les lui.

Je vous vois dans le Temple d'Aix, ayant votre place attirée, sur quelques bancs en avant. Vous serez là régulièrement, comme les troupes fraîches qui se préparent au bon combat et qui donnent l'exemple. Vous serez une force pour le pasteur de l'Eglise.

Je vous vois dans les réunions de prière de l'Eglise, vous associant à ses luttes, à ses victoires.

Je vous vois toujours prêts lorsque l'Eglise fera appel à votre concours pour l'une ou l'autre de ses activités.

Je vous vois, reçus dans les foyers du pasteur et des fidèles qui sont des amis pour vous, trouvant ainsi de toutes manières en l'Eglise une vraie famille.

Enfin je n'oublie pas qu'en dehors de l'Eglise d'Aix, nos Eglises aussi vous offriront des possibilités très grandes, (stages, suffragances, etc...). Rien ne doit être négligé pour établir le contact.

Dans ces échanges, dans ces contacts, vous ferez un apprentissage utile, vous trouverez des encouragements et des enrichissements précieux pour votre vie intérieure. On reçoit toujours plus que l'on ne donne. (Notre quatrième et dernière partie accentuera cette vérité).

Il en sera de même pour l'Eglise qui à travers vous aura salué une promesse et une espérance, tout en recevant une aide, une force, une joie!

Toi Etudiant de cette Faculté et toi Eglise: comprenez-vous, rapprochez-vous, soyez toujours prêts à vous répondre mutuellement: « présent! ».

IV

LA VIE INTÉRIEURE ET L'ACTION

Par les réflexions qui précèdent, nous avons déjà effleuré cette question. Elle est particulièrement délicate, car ici plus qu'ailleurs peut-être un certain déséquilibre peut entraîner l'étudiant en théologie. Il importe donc d'être bien au clair sur ce point.

Le doyen Doumergue déclarait un jour: « Une Faculté de théologie devrait être dans une forêt. » Par là, il entendait que les années de Faculté doivent être considérées comme

une retraite paisible destinée avant tout à l'étude et à la méditation dans le silence et le recueillement.

Nous le croyons aussi et nous nous permettons seulement d'ajouter que la forêt ne doit pas isoler l'étudiant, lui cacher la réalité de l'œuvre qui l'attend. La Faculté d'Aix, n'est-elle pas admirablement située? Blottie dans son magnifique bosquet de verdure, elle est très favorable à l'étude, à la communion avec Dieu. Très proche de la ville, elle a un vaste chantier: l'Eglise, la Cité, le monde. Chers étudiants, ici, vous vous trouvez dans les meilleures conditions pour vous préparer au ministère de demain : dans l'étude et dans l'action.

Nous remarquerons tout d'abord que ces deux parties de votre programme sont inséparables. De même que l'étudiant en médecine ne se contente pas de suivre des cours et de posséder la théorie, mais entreprend des stages pratiques et se penche sur les corps malades pour apprendre l'art de soigner, de même, l'étudiant en théologie ne restera pas dans l'abstrait, il s'approchera des âmes pour les connaître et s'efforcera de leur apporter le remède qui sauve. C'est en travaillant qu'on apprend à travailler. Le ministère pratique commence dès la Faculté. L'étudiant en théologie n'est pas un moine mais un serviteur. Il n'oublie jamais qu'il se prépare au saint ministère et il fait tout en vue de ce but.

Nous remarquerons ensuite que cette activité indispensable doit rester à sa vraie place. L'étudiant s'inspirera du principe que nous énoncions à propos des lectures: « Non multa sed multum », non une multiplicité d'activités mais une intensité. Autrement dit, l'étudiant ne se « dispersera » pas en plusieurs activités qui dévoreraient tout son temps et nuiraient à ses études et à sa vie intérieure. Il s'adonnera de toute son âme à une activité qui occupera une portion équitable de son temps et fournira une occasion d'épanouissement à sa vie intérieure.

Ne pas entreprendre un grand nombre d'activités, tout en surface, mais faire ce que l'on fait, se tenir au travail choisi suivant nos possibilités, nos dons, nos goûts, suivant les besoins du milieu, les circonstances et occasions que Dieu place devant nous. Les formes d'activité sont variées : Unions Chrétiennes, Scoutisme, Etudiants Chrétiens, Ecole du dimanche, Evangélisation, Colportage, Dissiminés, Visites, etc. Il suffit de choisir, de bien choisir et de persévérer. Alors en même temps que nous rendons un témoignage qui sera en bénédiction, nous recevons nous-mêmes d'immenses bénédictions.

C'est souvent au contact des âmes que nous vérifions la vérité des doctrines bibliques. Comment pourrait-on douter de la valeur expiatoire de la mort du Sauveur lorsqu'on a vu des âmes transformées, purifiées, sauvées par la Croix?

C'est au contact des âmes que nous apprenons à nous abaisser nous-même pour laisser paraître Christ. C'est là aussi que nous apprenons le secret du véritable amour et du ministère qui comprend chaque cas particulier et se tourne vers lui. C'est là que nous acquérons le sens de nos responsabilités à l'égard de nos frères et de la solidarité qui nous rattache à eux. C'est là enfin que nous sentons grandir en nous l'adoration, l'amour pour le Seigneur seul capable de sauver parfaitement et la joie de collaborer à son œuvre d'éternité.

Dès lors, nous expérimentons que si la vie intérieure est la condition de l'action féconde, l'action à son tour décupe et enrichit la vie intérieure. Dans l'œuvre de Dieu, on s'appauvrit de ce que l'on garde, on s'enrichit de ce que l'on donne. Donner sa vie et même la perdre pour l'amour de Jésus, dit l'Évangile, c'est la retrouver.

Savoir aimer les âmes : voilà l'art suprême que l'on apprend dès la Faculté en se penchant sur les âmes elles-mêmes. Etudier, méditer, prier et agir avec un tel amour,

voilà l'unique moyen de garder devant nos yeux le but du saint ministère: Le Salut des âmes, la Gloire de Dieu et de connaître l'enthousiasme renouvelé du service chrétien. Que votre vie intérieure et votre activité en se complétant harmonieusement vous révèlent ce but et vous communiquent cet enthousiasme!

*
**

Arrivé au terme de notre étude, il ne me reste plus qu'à vous dire: pour vous aider à remporter ces victoires de la vie intérieure, vos professeurs seront là. Nous voulons vivre très près les uns des autres, être des « pasteurs » pour vous les futurs pasteurs. Notre tâche ne consistera pas seulement à vous donner des cours, mais à vous entourer autant que nous le pourrons pour vos études, pour la vie au séminaire, dans l'Eglise et en vue de l'action.

Pour vous aider, Jésus, le Pasteur des pasteurs, sera toujours là. C'est Lui qui choisit ses apôtres, qui les groupe, les instruit, les forme, les envoie et leur promet sa présence de tous les jours. N'oubliez jamais ceci: si tout dans le ministère pastoral, dans l'œuvre de Dieu est affaire de vie intérieure, tout dans la vie intérieure est affaire de communion avec Jésus-Christ. Votre vie intérieure c'est Christ en vous et vous en Christ.

Avec une telle assurance, préparez-vous à remplir la plus belle des vocations, avancez avec confiance et dites avec nous: A Dieu Seul la Gloire!

Pierre GUELFUCCI.



Le pasteur André ALBERT, 1898-1940

Le Pasteur André ALBERT

« Un chef est tombé aujourd'hui en Israël » (2 Sam. 3. 38)

« Quoique mort, il parle encore » (Hébr. 11. 4)

« Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la Parole de Dieu ; considérez quelle a été la fin de leur vie, et imitez leur foi » (Hébr. 13. 7)

Il est tombé le 13 juin, à la tête de sa compagnie, en Haute-Marne, alors que dans un suprême effort, il tentait d'arrêter, — lui le chef né qu'aucune situation critique n'avait jamais démonté, — l'avance foudroyante de l'ennemi. La nouvelle qui, en une seconde, détruisait tous les échafaudages d'espoir dressés en nos esprits depuis six mois de silence absolu, nous est parvenue, laconique mais précise: le capitaine Albert repose dans le cimetière de P...

Les détails de sa mort, nous ne les saurons peut-être jamais de façon sûre. C'est dans la pleine mêlée, à l'heure la plus tragique de la débâcle, qu'André Albert a été frappé. Pourtant, des témoignages nombreux qui nous ont été donnés ici et là par ses soldats et par certains de ses camarades, un fait semble établi et sûr: le capitaine Albert, sommé de se rendre, a groupé ses hommes et leur a donné l'ordre de tenir. Parmi tant de soldats en fuite, quelques unités ont, d'elles-mêmes ou sur ordre, accepté la consigne de défendre l'honneur français et de contenir la ruée allemande. Le 12^e zouaves fut l'une d'elles et, au nombre des officiers qui n'ont point failli à leur devoir et qui forment le palmarès glorieux des français vaincus, la place du capitaine Albert, pasteur de l'Eglise R. E. de Marseille, est désormais marquée.

Nul parmi nous ne peut être surpris de l'attitude héroïque et de la mort glorieuse de notre ami. On ne pouvait approcher André Albert sans être rapidement saisi par la richesse de sa vie spirituelle, par la sûreté de son jugement qui reposait sur une connaissance profonde de tous les domaines qui touchent au ministère pastoral, par la rectitude de sa pensée et son sens aigu du devoir.

Qu'il me soit permis d'évoquer ici quelques souvenirs qui, mieux que des phrases abstraites, expliquent cette personnalité à la fois si pleine de simplicité et si riche de vertus.

Je l'ai connu alors qu'il avait seize ans, sur les bancs du lycée J.-B. Dumas, à Alès, en classe de rhétorique. A cette époque déjà lointaine où les amateurs d'humanités étaient rares, nous étions trois seulement au cours de grec : un fils de pasteur qui devait devenir médecin ; un second fils de pasteur qui voulait être pasteur : André Albert, et moi-même. Rapprochés par nos vocations et par les liens d'amitié qui déjà m'attachaient à son foyer, nous fûmes tout de suite amis.

Je ne pourrais dire dans quelle branche, littéraire ou scientifique, André Albert ne se sentait à l'aise. Certainement, il avait un don spécial pour les sciences exactes. Jamais il n'arrivait en classe sans avoir résolu ses questions d'algèbre ou de géométrie ; et que de fois c'est lui qui expliquait, — et avec quel talent, — à ses deux amis moins favorisés un problème difficile. Certainement, il avait appris beaucoup au foyer de son père, mais cet esprit mathématique très accusé explique cette précision de pensée, cette clarté de vue et d'expression selon lesquelles il se mouvait dans le domaine délicat de l'administration ecclésiastique dont il avait tous les secrets. On pouvait lui demander tous les renseignements qu'on voulait, tous les conseils, en ces années particulièrement difficiles de conflits ecclésiastiques et de réorganisation synodale : ce pasteur de quarante ans,

jeune encore, savait tout et avec un bon sens et une sérénité parfaite, il saisissait toutes les faces des problèmes et indiquait la marche à suivre.

Les services que notre ami a rendus à notre Union Nationale sont inestimables. Si un homme, si un pasteur paraissait lui être indispensable, c'était lui. Et c'est lui, précisément, que, dans son mystérieux conseil, Dieu a jugé bon de lui reprendre, en pleine maturité, en pleine force, à l'heure où sa présence semblait plus propice que jamais à la barre synodale.

Mais ce qui caractérisait la personnalité d'André Albert, c'était encore ses qualités de ténacité, de courage, de sens très élevé du devoir qui n'excluaient d'ailleurs chez lui ni l'esprit de compréhension, ni l'impartialité, ni la charité. Invité à occuper un poste moins périlleux, il répond: « Je ne prendrai la place d'un autre pour fuir la mienne. Si ma place est en avant, je resterai en avant ». Ah ! certes, il n'avait pas toujours sur les lèvres, comme tant d'autres collègues moins orthodoxes, les mots de charité ou d'amour fraternel. A dessein même, par une sorte de réaction instinctive, il se défendait de prononcer ou d'écrire ces mots qu'une littérature pieuse, souvent en contradiction avec les actes de ses auteurs, a trop souvent galvaudés. Non, il ne parlait pas beaucoup d'amour; il le pratiquait. Et je pourrais citer plusieurs exemples émouvants, pris au hasard de relations communes, qui montreraient combien ce pasteur, si foncièrement évangélique, avait compris l'enseignement, tout l'enseignement, de son Maître et de son Sauveur.

Avec quel calme aussi, avec quelle sérénité, preuves péremptoires de la forte armature de ses convictions dogmatiques et de sa foi religieuse, il savait aborder, avec le sourire, les situations les plus délicates. A le voir, à l'entendre, devant des auditoires partiellement hostiles à ses idées, au temps où il apportait courageusement les arguments de la

minorité évangélique contre une majorité délibérément résolue à abandonner le drapeau, on se disait : « Il est sûr de lui ». Et quiconque l'a vu à la tribune du synode de Paris-Batignolles, en 1938, ne peut douter que ce pasteur fût capable de défendre, à la tête de sa compagnie, et jusqu'au sacrifice suprême, le drapeau qui lui avait été confié.

Non, André Albert n'était pas *sûr de lui*. Nul plus que lui ne se défiait de lui-même. Mais nul plus que lui n'était sûr de son Maître Jésus-Christ. Sur les rives du Gardon d'Anduze; tout près du Mas où naquit l'un des chefs de la résistance camisarde, Jean Cavalier; sur les genoux de sa mère; puis, à l'exemple de son père, M. le pasteur Louis Albert; sur les sentiers cévenols et dans les combes qui lui parlaient si bien de l'héroïsme des pères, André Albert avait découvert le roc solide de la foi évangélique et reçu l'appel de Dieu.

Depuis lors, ni les circonstances, ni ses études, ni le choc des idées théologiques, rien n'avait jamais troublé, modifié, tourmenté sa certitude. Jésus-Christ était bien pour lui le Fils unique de Dieu, conçu du Saint Esprit mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification; la Bible était bien pour lui la Parole de Dieu, l'autorité souveraine en matière de foi; l'Eglise terrestre, si imparfaite qu'elle soit, ne pouvait se concevoir pour lui, que fondée sur ces réalités, et son ministère ne pouvait être que le témoignage humble et fidèle de la Vérité scripturaire.

Eglise R. E. de Marseille, en choisissant André Albert comme conducteur, aux heures douloureuses de la crise ecclésiastique de 1938, tu as choisi un chef et tu as prouvé que tu entendais défendre et maintenir les principes mêmes sur lesquels l'Eglise est fondée. Aucun choix ne pouvait être plus caractéristique de la valeur comme du sérieux de tes convictions, aucun ne pouvait t'honorer davantage en honorant la mémoire des pasteurs fidèles qui firent naguère de



*Le pasteur André ALBERT, capitaine de zouaves
mort au champ d'honneur le 13 juin 1940.*

l'Eglise de Marseille l'un des remparts de la foi évangélique.

Et ton épreuve aujourd'hui n'en est que plus douloureuse...

Cependant, nous savons qu'il y a des morts qui portent en elles les germes d'une vie plus rayonnante et plus féconde. La mort du pasteur André Albert sera, j'en ai la certitude, pour toi, Eglise R. E. de Marseille, comme pour la Faculté de théologie d'Aix-en-Provence dont il devait être l'un des maîtres, comme pour l'Union Nationale, le solennel et vibrant appel à une fidélité plus grande encore, à un zèle plus passionné pour la conquête des âmes à Christ, à une consécration plus absolue.

Une place est vide au foyer, la place du mari et du père, la place du fils (le second fils tombé sur le champ de bataille) et cette place ne se comblera jamais ici-bas. Mais pourquoi ne se lèverait-il pas au sein de nos Eglises, dans l'Eglise-même de Marseille, un jeune homme animé de l'esprit du pasteur Albert, prêt à relever le manteau du prophète tombé?

Dans le douloureux mystère de la volonté de Dieu qui nous étreint, au sein de notre immense épreuve, nous savons que c'est là la volonté actuelle de Dieu pour son Eglise, et l'exemple de foi et d'espérance invincible que nous a laissé André Albert nous permet d'attendre avec confiance ce fruit béni de son sacrifice.

Quant à nous, pasteurs ou professeurs, quant à nous, ses amis, que son départ prive de tant de richesses, dont l'absence met en relief les responsabilités plus redoutables, et qui nous sentons ainsi si mutilés et si appauvris, nous faisons le serment de maintenir plus que jamais les principes de cette Eglise qu'il a servie avec toute sa foi, toute sa flamme, tout son amour. Et c'est là, sans aucun doute, notre meilleure façon de rendre hommage à sa mémoire!

André LAMORTE.

EDITÉ PAR LA FACULTÉ LIBRE DE
THÉOLOGIE PROTESTANTE D'AIX-EN-PROVENCE

Prix : 5 francs (Pasteurs et Évangélistes 2 fr. 50)

*Dépôt chez M. Gaston TOURNIER,
MAZAMET (Tarn)*

(Compte Chèques Postaux : 6791. Toulonse)